

LES

ARTS



C'était
ça,



l'an 2000 ?



CHRONIQUE

**Le siècle
de Proust**
Page C 2

CINÉMA
**L'année
québécoise**
Page C 3

FORMES
**Patrimoine
virtuel**
Page C 8

Cinéma
Page C 4
Musique
Page C 6

C'est la saison: difficile d'échapper au genre de la revue de fin d'année de l'actualité. À en croire les oracles surexcités d'il y a un an, il fallait attendre beaucoup de l'an 2000. Mais la vie, foisonnante, imprévisible, tragique, paisible ou mouvementée, a suivi son chemin. Comment aurait-il pu en être autrement? Histoire de nous amuser un peu, nous avons demandé à Jean-René Dufort de troquer sa caméra et son micro contre un stylo pour nous proposer sa propre revue de l'année, juste pour voir, juste pour sourire.

JEAN-RENÉ DUFORT
COLLABORATION
SPECTALE

Soyons francs, notre année 2000 fut un flop monumental. Je l'ai su dès les premières minutes de cette année supposément mythique. Ce soir-là, j'étais à Londres devant le Big Ben. L'équipe de *La fin du monde* m'avait dépêché à grands frais afin de vous faire vivre, avant que ça vous arrive, l'expérience «d'être en l'an 2000». L'Angleterre au complet s'était réunie sur le bord de la Tamise pour attendre ce moment «magique». Fébrilité maximum. Potentiel d'émeute élevé.

Chaque Anglais de l'an 2000 tenait dans ses mains au moins deux bouteilles de champagne. Le compte à rebours fut donné: 3...2...1... L'an 2000!!!!!! D'un seul coup tout a explosé, les feux d'artifice et les bouteilles de champagne. Hallucinante euphorie qui s'essouffla au bout de 20 minutes. On s'est alors tous regardés en réalisant à l'unisson qu'il ne se passait rien. Il fallait

bien se rendre à l'évidence, personne n'avait été touché par la main de Dieu. L'an 2000 n'était qu'une année comme les autres.

La population, réalisant qu'elle fêtait dans le vide, entreprit de rentrer chez elle, bloquant ainsi toutes les rues et paralysant le métro. Mon entrée dans l'an 2000 fut ainsi: 20 minutes d'illumination et quatre heures de marche dans les bouteilles vides pour arriver à mon hôtel.

Pas le moindre bogue de l'an 2000, pas le moindre chaos social, pas le moindre petit suicide collectif. Rien. Une année plate était née.

Ça fait un siècle que nous rêvons à l'an 2000. Maintenant, on y est. Et il faut se rendre à l'évidence, les chars ridiculement rondouilleux de l'an 2000 ne volent pas du tout, nous utilisons du poivre de Cayenne au lieu de fusils laser et personne n'habite sur Mars. Force est d'admettre que le futur n'est pas ce qu'il était.

Ma revue de l'année en est donc une de frustré.

VOIR PAGE C 2: DUFORT

Nouveau spectacle multimédia
de Pointe-à-Callière

Si **Montréal**
m'était conté...



Le passé plus actuel
que jamais

La plus captivante des
expériences d'archéologie
et d'histoire présentée
à Montréal



Musée d'archéologie
et d'histoire de Montréal
250, place Bonaparte
Montréal
514 392-3130
www.musee-ahm.com

De 10 h à 17 h
du mardi au vendredi
De 11 h à 17 h
samedi et dimanche

Pointe-à-Callière

Québec

100

100

100

100

100

100

100

100

100

Le Musée est subventionné par la Ville de Montréal.

Fondation Pointe-à-Callière
Musée d'archéologie
et d'histoire de Montréal

ARTS

Le siècle de Proust

Voici le millénaire nouveau bel et bien à nos portes, au milieu du grand bof général. C'est que tout le monde a célébré le jour J douze mois avant le temps, sablé le champagne en l'an 2000 et médité sur l'héritage du passé. Allez après tant d'émotion recréer la fièvre du nouvel an, aligner une fois de plus les rétrospectives et refaire le coup du bogue sans avoir l'impression d'offrir une mauvaise suite à une production hollywoodienne.

Quelques médias remettent tout de même ça bravement et choisissent de faire leurs adieux au siècle en enfourchant le moment opportun, c'est-à-dire maintenant. Ça vaut d'ailleurs parfois la peine de refaire à leurs côtés l'exercice des grands survols. On a déjà donné. Qu'importe? Haut les cœurs!

Dans la lignée «retour sur les décennies révolues à travers des figures de proue en majesté», allions-nous d'une petite recommandation aux proustiens présents et futurs: la lecture d'un récent hors-série du *Magazine littéraire* intitulé *Le Siècle de Proust, de la Belle Époque à l'an 2000*.

J'avoue avoir longtemps regardé danser les lettres du titre sur la couverture du magazine. Il me semblait fascinant que le XX^e siècle soit sacré celui de Proust. Après tout, né en 1871 et mort en 1922, l'écrivain français aura vécu plus longtemps au XIX^e siècle qu'au XX^e. Ses grandes inspirations furent puisées au fond d'une enfance perdue et retrouvée en un autrefois lointain, même si *À la recherche du temps perdu* allait être évidemment écrite plus tard.

On se demande si la modernité a vraiment inspiré



Odile Tremblay

Proust, de toute façon. Il parla bien d'aéroplanes, d'automobiles, de téléphones, dénonça la langue de bois des journaux contemporains, mais évacua le cinéma, tant d'autres icônes de notre époque. On chercherait en vain la peinture moderne d'après 1905 dans une *Recherche* demeurée collée au courant impressionniste. «*Tableaux de Gustave Moreau et d'Odilon Redon, opéras de Wagner, vases de Gallé... Proust est resté fidèle à l'esthétique fin de siècle et a résolument tourné le dos au modernisme*», déclare Pierre-Edmond Robert, un des auteurs invités. Même à travers ses codes vestimentaires, l'écrivain s'attarda aux usages de sa jeunesse. L'ultime photographie en 1921 montre un homme en veston et faux col, cramponné à une mode de la Belle Époque, presque anachronique. Et pourtant...

Faut-il qu'il ait été génial pour avoir à ce point imprimé sa marque sur un siècle qui ne l'intéressa guère et qu'il traversa à peine?

Parfois, comme plusieurs de ses admirateurs sans

doute, je me demande ce qui serait arrivé si Proust avait vécu plus longtemps. Des questions surgissent, avant d'être plus que sans réponses. J'aurais eu sa mère, aurait-il survécu à l'Holocauste, porté l'étoile jaune? Et si ses puissantes relations mondaines avaient pu le protéger du pire? Et si les politiques d'extermination nazies lui avaient inspiré des pages terribles et essentielles? Et si? Et si? Proust n'aurait eu que 68 ans au début de la Seconde Guerre mondiale et mille témoignages à livrer. Le futur fut sans doute son vrai temps perdu.

Ironie du sort, le siècle de Proust se sera vécu essentiellement sans lui. Ce qui n'empêche pas sa silhouette d'homme alité, suffoquant sous l'étreinte de l'asthme, d'être son ombre sur les deux siècles successifs.

«*La Recherche est devenue le classique de l'an 2000 parce que chaque génération en renouvelle le sens et la portée*», constate Antoine Compagnon dans ce hors-série consacré au prince des romanciers.

Jamais le brillant analyste, le cinglant humoriste n'aura été plus commenté, cité, adapté qu'aujourd'hui. Proust a atterri sur cédérom, 5600 sites Internet lui sont consacrés. Biographies en France comme en Amérique ne cessent de pousser sur sa tombe. Après la magistrale adaptation cinématographique de Raoul Ruiz, *Le Temps retrouvé*, cet automne à Londres la faune de *La Recherche* se voyait transportée sur les planches. Chacun s'y ruait, paraît-il, rêvant de comprendre l'univers proustien sans se donner la peine de le lire. Erreur! Grossière erreur! Plonger dans l'œuvre-cathédrale est un exercice tel-

lement plus fécond que d'en citer des bribes captées au vol. On en sort différents, soudain capables de lire en nous autant qu'en lui. Tout le reste paraît futile. Nous voilà emportés, mordus, intrigués: comment cet homme névrosé et malade est-il parvenu à orchestrer de son lit une œuvre aussi colossale? On ne perçera jamais ce mystère.

Siècle de Proust que le XX^e? Oui, cent fois oui, à cause aussi du sillage de sa comète. *Le Magazine littéraire* insiste d'ailleurs sur l'héritage littéraire qu'a laissé Proust. Découvrant *À l'ombre des jeunes filles en fleurs* en prison, Jean Genet, après la première phrase, déclara avoir compris: «*Maintenant, je suis tranquille, je sais que je vais aller de merveille en merveille*». Beckett, Faulkner, Mauriac, Virginia Woolf, Nabokov s'en sont inspirés. Toute une école japonaise a poussé comme fleurs de papier dans le sillon de Proust, chaque lecteur apportant un nouveau regard, ajoutant les pans de siècle, de continents qui manquaient à l'auteur original.

Puissante *Recherche*, assez vaste pour englober ce qu'elle n'a pas connu! Le siècle de Proust tient dans un éclairage unique, éblouissant, qui peut s'infiltrer partout et se renouveler sous le règne d'Internet. Qui sait? Le XXI^e siècle sera peut-être encore celui de Proust, faute d'avoir pu engendrer écrivain plus accompli que le maître du temps perdu.

* Cette chronique s'interrompt jusqu'au 20 janvier. Raisons: vacances. Bonne année!

otremblay@ledevoir.com

DUFORT

Voici la solution au problème israélo-palestinien

SUITE DE LA PAGE C 1

Sports 2000

Commençons par le sport. On dit que les Jeux olympiques de Sydney 2000 furent un immense succès. Ils ne furent qu'ennuyeux. Aucun record du monde, aucune surprise, même pas une défection fracassante. C'est à peine si on a eu droit à quelques petits cas de dopage ici et là pour nous tenir réveillés.

En résumé, le Canada a gagné deux médailles au trampoline, Bruny Surin et Donovan Bailey ont abandonné, Marie-Josée Pérec a eu peur de courir, Denis Coderre a organisé des cocktails et Caroline Brunet pense que la définition de «souffrir en enfer», c'est de gagner une médaille d'argent.

Le héros des Jeux de l'an 2000: l'Équato-Guinéen Eric Moussambani, sacré nageur olympique le plus lent du monde (100 mètres en 1 m 52 sec 72). Un exemple de participation, qui s'est récemment fait bannir de la seule piscine de son pays pour mauvaise conduite!

Une chance que les Australiens étaient sympathiques...

En voulez-vous, une équipe de rêve de l'an 2000? Les Canadiens de Montréal. Le problème c'est que, depuis quelques années, les joueurs pratiquent trop souvent le golf et confondent ses règlements avec ceux du hockey. Alors un petit rappel pour 2001: au hockey, ce n'est pas celui qui fait le moins de points qui gagne.

En voulez-vous une autre équipe de rêve de l'an 2000? Les Expos de Montréal. Nous devons deux choses aux Expos cette année: la confection d'un nouveau toit du sta-

de en toile d'araignée et la popularisation de l'expression française «date butoir».

Monde judiciaire 2000

Le monde judiciaire 2000 nous a donné un bel exemple de solidarité alimentaire. Jean Chrétien s'est fait entarter et Stéphane Dion a fait reconnaître l'entartage comme voie de fait à la Cour supérieure du Québec. Un procès paranormal et hautement divertissant, où l'argumentation de la Couronne, pour une simple tarte à la crème, faisait plus de 600 pages... (Plus que dans certains cas de meurtres!) Mon moment favori fut celui où la juge a demandé à l'avocat des entartistes: «*Si vous tuez quelqu'un en portant un nez de clown, allez-vous appeler ça une plaisanterie?*»

Ce qui m'amène à Maurice «Mom» Boucher qui, lui, ne porte jamais de nez de clown. A peine le temps de terminer son célèbre repas de la réconciliation qu'il fut arrêté. Il passe présentement les Fêtes derrière les barreaux, à la prison Tanguay, en attente de son nouveau procès. C'est pas juste, on soupçonne un homme des pires crimes et, comme punition, on l'enferme avec 400 filles! Il est où, l'effet dissuasif, là-dedans??? Je vous le demande...

Affaires 2000

Toutes les entreprises dont le nom se termine par «2000» seront désuètes cette année.

Environnement 2000

L'an 2000 fut l'année de l'environnement. L'Ontario nous a tout d'abord rappelé avec éclat l'importance de la chloration de l'eau potable. Les sept buveurs d'eau de robinet morts et les 2300 personnes malades de la municipalité de Walkerton ont ainsi contribué à révéler les besoins en employés municipaux dotés d'un cerveau.

Pour le reste, il a plu tout l'été et Tchernobyl a fermé glorieusement ses portes après avoir rendu phosphorescente la moitié de la population russe.

Alimentation 2000

Devrions-nous trouver des

OGM dans nos assiettes en l'an 2001? Un gros débat cette année. Le problème, c'est qu'il y en a déjà partout et que personne ne sait de quoi il parle, pas même les scientifiques. Pour ma part, je lisais récemment qu'ils ont mis au point une patate modifiée génétiquement avec des gènes de méduse qui devient lumineuse lorsqu'elle manque d'eau. Je ne vois pas en quoi une patate lumineuse peut représenter un danger pour l'homme de l'an 2000.

Musique 2000

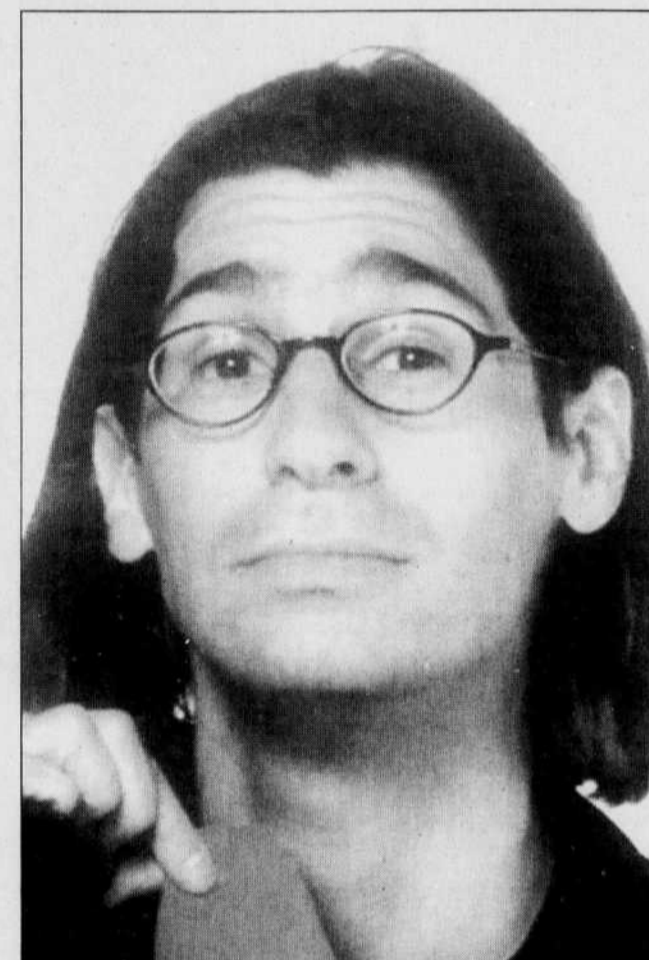
Appelez ça de l'élitisme si vous voulez, mais je n'étais pas préparé psychologiquement à ce que mon année 2000 soit chantée par Céline Dion, Ricky Martin, Britney Spears, Les Nsync et Alan Théo. Je ne crois pas non plus que je serai très fier de raconter à mes petits-enfants que la chanson populaire de l'année 2000 fut *Je n'aime plus* de Mario Pelchat, selon l'ADISQ. Peut-être que le fait qu'on ne pouvait voter qu'au Saint-Hubert BBQ y fut pour quelque chose...

Spectacle 2000

Jean-Pierre Ferland et Ginette Reno ont donné les spectacles gratuits les plus divertissants de l'année. Caillou s'en va à l'école de réforme, *Notre-Dame de Paris* en est à sa 858 343^e première et Eric Lapointe a mangé quelques taloches dans les toilettes d'un gala de boxe. Désolé, c'est tout ce que j'ai retenu...

Les constructions de l'an 2000

Je retiendrai comme l'une des grandes constructions de l'an 2000 le viaduc du Souvenir, qui s'est effondré sur la tête des usagers de l'autoroute 15. Une glorieuse étape du génie québécois de la sous-traitance qui me touche beaucoup, puisque je suis passé personnellement sous le viaduc moins de 30 minutes avant l'effondrement... Depuis, je n'utilise plus mon toit ouvrant. Le stade Labatt ne sera quant à lui probablement jamais construit. C'est dommage, car nous disposions déjà d'une superbe maquette et de centaines de briques autographiées.



SOURCE RADIO-CANADA

Jean-René Dufort: «Les Américains devraient se départir de la Floride. C'est trop de trouble, la Floride...»

Politique internationale 2000

Les Américains devraient se départir de la Floride. C'est trop de trouble, la Floride. En un an seulement, la Floride a réussi à foutre le bordel dans les élections américaines et à ridiculiser les États-Unis tout entiers avec l'affaire Elián González. Parlant d'élections, je ne comprends pas pourquoi les Américains se donnent tant de mal à choisir entre deux candidats comme président. Les États-Unis sont un pays assez «big» pour engager un président à plein temps, 24 heures sur 24. Pourquoi pas un quart de travail

de jour pour un candidat et un de nuit pour l'autre?

Après mûre réflexion, voici la solution au problème israélo-palestinien. C'est facile. On sépare les deux peuples, tout en les gardant sur le même territoire. Ensuite, on dote les Palestiniens d'un gouvernement autonome fort, mais relevant de l'Autorité israélienne. Puis, on transforme Jérusalem en zone mixte à souveraineté partagée et on les menace, si la situation s'envenime à nouveau, d'envoyer la maîtresse Boucher de Sainte-Foy comme médiatrice.

Politique nationale 2000

Ça fait drôle à dire comme ça, mais le politicien de l'an 2000, c'est le très très très honorable Jean Chrétien, qui a littéralement transcendé le millénaire. Unique en son genre, Jean Chrétien est le seul politicien qui court plus de risques de perdre ses élections en faisant campagne qu'en restant chez lui. C'est fort!

Le Reform Party de Preston Manning s'est transformé cette année en Canadian Alliance Party de Stockwell Day. C'est comme peindre son chalet en mauve par-dessus de la peinture violette.

Politique québécoise 2000

Message 2001 à Yves Michaud: M. Michaud, si vous voulez vraiment devenir politicien, commencez donc par faire comme eux: ne dites rien. N'émettez aucune idée, aucune opinion, aucune réflexion philosophique et ne prenez position sur rien.

Politique municipale 2000

Les slogans comme «*Ne touchez pas à MON Boucherville!*», «*Vive Kirkland libre!*» et «*Passez-nous pas un sapin!*» m'ont beaucoup touché. Tout comme Saint-Bruno, qui lutte féroce contre la fusion et propose même de céder à l'ennemi son centre commercial et sa zone industrielle afin de sauver son identité distincte. «*Je lutterai jusqu'à la dernière goutte de mon sang!*», déclare dernier Marcel Dulude, maire de Saint-Bruno.

Comme je dis toujours, le Kosovo et nous, même combat...

À voir près de chez-vous!

LA BARONNE ET LA TRUIE
25 janvier
Dernière représentation dans la région de Montréal
de Michael Mackenzie
Mise en scène de Francine Alepin
Théâtre Omnibus

LA MORT D'UN COMMIS VOYAGEUR
22 mars
d'Arthur Miller
Mise en scène de Monique Duceppe
La Compagnie Jean Duceppe

JOURS DE SIMON LABROSSE
18 et 19 avril
de Carole Fréchette
Mise en scène de Martin Faucher
Théâtre de la Manufacture

Billetterie: (450) 670-1616
150, rue de Gentilly Est Longueuil - www.theatredelaville.qc.ca

ESPACE LIBRE

PROGRAMMATION PRINTEMPS 2001

Le lundi 29 janvier à 20h30
Le Hasard fait bien les choses
Conception Marie-Eve Gagnon, Claudine Raymond
Avec Jean Asselin, Jean Bard, Daniel Brière, Pascal Brullemans, Stéphane Crête, Nathalie Derome, Sophie Dion, Philippe Ducros, Jacques L'Heureux, Marie Lefebvre, Sylvie Morissette, Pier Noli, Josée Roussy
Production Espace Libre

Les artistes participant à la saison se prêtent à un jeu. Il s'agit de tirer au sort toutes les parties d'un spectacle de théâtre et d'en faire la création à chaud devant public. Il y a trois tirages dans la soirée.

Du 6 février au 10 mars à 20h30
Hitler
Texte, mise en scène et jeu Alexis Martin, Jean-Pierre Ronfard
Production Nouveau Théâtre Expérimental

Hitler, en avril 1945, de son bunker de Berlin, cerné par les armées rouges qui s'approchent, continue à lancer ses discours inutiles. Une voix folle dans la folie du monde.

Du 16 mars au 7 avril à 20h30
Transit section n°20
Texte Alexis Martin, Jean-Pierre Ronfard
Mise en scène Alexis Martin
Avec Jacques Baril, Martine Beaulne, Daniel Brière, Michel Charette, Sophie Dion, Jean Maheux
Production Nouveau Théâtre Expérimental

Qu'est-ce que l'histoire? Comment nous marque-t-elle? À quoi sert-elle?

espace libre 1945 rue Fullum
métro Frontenac
(514) 521-4191

Le nouveau texte de Daniel Danis arrive au Théâtre d'Aujourd'hui

avec Marie-France Lambert, Dominique Quesnel, Normand D'Amour, Pierre Collin, Jean-François Pichette, Isabelle Roy, Catherine Bonneau, Patrick Hivon, Sébastien Rajotte

concepteurs Claude Accolas, Angelo Barsetti, Alain Dauphinais, Marie-Pierre Fleury, Nicolas Rollin, François Vincent

COMPLÉT 10-11 janvier 2001

Le Langue-à-langue des chiens de roche

de Daniel Danis
mise en scène de René Richard Cyr

en coproduction de le Théâtre français du CNA

une collaboration de Le Conseil des Arts du Canada, The Canada Council for the Arts, Fonds de nouveaux milieux - Militerium Fund, LES ARTS du Mourier

3900, rue Saint-Denis, Montréal (métro Sherbrooke)
(514) 282-3900
www.theatredaujourd'hui.qc.ca

LES ARTS

CINÉMA

Les dix meilleurs films de l'année

LES CHOIX D'ODILE TREMBLAY

- *Goya à Bordeaux* de Carlos Saura
- *Moloch* d'Alexandre Sokourov
- *Crouching Tiger, Hidden Dragon* (Tigre et dragon) d'Ang Lee
- *Ghost Dog — The Way of the Samurai* de Jim Jarmusch
- *Dancer in the Dark* de Lars von Trier
- *Sue Lost in Manhattan* d'Amos Kollek
- *Les convoyeurs attendent* de Benoît Mariage
- *Haut les cœurs!* de Solveig Anspach
- *Sombre* de Philippe Grandrieux
- *Quills* de Philip Kaufman



ARCHIVES LE DEVOIR

Goya à Bordeaux

LES CHOIX DE MARTIN BILODEAU

- *Dancer in the Dark*, de Lars Von Trier
- *Harry, un ami qui vous veut du bien*, de Dominik Moll
- *Les convoyeurs attendent*, de Benoît Mariage
- *Ressources humaines*, de Laurent Cantet
- *La Moitié gauche du frigo*, de Philippe Falardeau
- *Chicken Run*, de Nick Park et Peter Lord
- *Tigre et dragon*, d'Ang Lee
- *Wonder Boys*, de Curtis Hanson
- *Urbana*, de John Shear
- *Le vent nous emportera*, d'Abbas Kiarostami

Aussi, neuf grands films vus dans les festivals: *In the Mood For Love*, de Wong Kar-wai; *Manila*, de Romuald Karmakar; *Les Glaneurs et la glaneuse*, d'Agnès Varda; *The Princess and the Warrior*, de Tom Tykwer; *101 Reykjavik*, de Baltasar Kormakur; *Signs and Wonders*, de Jonathan Nossiter; *Sous le sable*, de François Ozon; *The Yards*, de James Gray; *Les Légendes de Rita*, de Volker Schlöndorff.



ALLIANCE ATLANTIS VIVAFILM

Dancer in the Dark

Riche année pour le cinéma québécois

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Il suffit de survoler les films québécois lancés en l'an 2000 pour saisir à quel point l'année fut, à défaut de toujours atteindre sa cible, éclectique et nourrie. Notre cinéma s'est éparpillé à travers les genres; ce qui témoigne à tout le moins de sa relative bonne santé.

Peu de grosses productions commerciales cette année. Seule *La Vie après l'amour* de Gabriel Pelletier, qui mettait en scène Michel Côté et Sylvie Léonard dans une farce romanesque, est à ranger dans cette catégorie.

Année faste, car un grand nombre de films nationaux ont gagné les écrans, ce qui ne signifie pas qu'ils aient tous trouvé leur public. Cet automne, trop d'œuvres québécoises, sans doute afin d'être admissibles aux prix Jutra et aux Genie, sont sorties en même temps, se nuisant les unes aux autres. Un film comme *Two Thousand ad None* d'Arto Paragamian, intéressante tragi-comédie donnant la vedette à John Turturro, est passé en coup de vent, comme la comédie d'Alain Desrochers *La Bouteille*. Même *Maelström* de Denis Villeneuve, poussé pourtant par Max Film (et en tête des nominations aux Genie), n'a pas rencontré toute l'auditoire qu'il recherchait. Quant à *Possible Worlds* de Robert Lepage, premier film en anglais du cinéaste-dramaturge, froid mais fascinant dans son exploration des mondes parallèles, il a rejoint un public fort limité.

Découvertes et déceptions

Dans la catégorie «heureuses découvertes», surnage d'abord *La Moitié gauche du frigo* de Philippe Falardeau, faux documentaire vivant et original qui fit souffler un vent d'air frais sur notre septième art. Le film, porté par un excellent bouche à oreille, n'en finit plus de rencontrer un public ciblé, mais un public tout de même.

Vrai succès à la fois critique et

commercial, *Hochelaga*, de Michel Jetté, aborde de façon romancée la guerre des motards. Le film avait de la puissance, un regard. Il nous livrait de nouveaux visages et coïncida aussi avec l'actualité de la guerre des motards qui contribua à son succès de foule. Bon coup, donc.

Plus classique, mais renouvelant de façon intéressante la pièce de Michel-Marc Bouchard, *Les Muses orphelines* de Robert Favreau fut un excellent film d'acteurs. Par contre *L'Invention de l'amour*, de Claude Demers, ne se hissa pas à la hauteur de ses ambitions de renouveler le regard posé sur les relations amoureuses et égara sa charge.

Passons vite sur les purs ratages: *Méchant party* de Mario Chabot et *Rats & Rabbits* de Lewis Furey avec Carole Laure à sa proue. Ils ont fait patate et grand bien leur fasse. Aucun des deux ne laissera de traces.

Grosse déception de l'année: le dernier Denys Arcand, *Stardom*. Le film, en clôture d'abord à Cannes, ne renouvelait guère un propos désormais éculé sur les mirages de la célébrité et l'abrutissement par la télé. Vivement une meilleure veine pour le réalisateur de *Gina* et du *Déclin*.

Autre couac: *La Beauté de Pandora* de Charles Binamé avec Pascale Bussières et Jean-François Casabonne. Ce dernier volet de la trilogie montréalaise du cinéaste d'*Eldorado* fut également son plus faible.

Nouveaux venus

Pour tout dire, la plupart des bons coups de l'année ne furent pas réalisés par de cinéastes chevronnés mais de nouveaux venus, qu'ils s'appellent Philippe Falardeau, Michel Jetté ou Rodrigue Jean. Ce dernier nous offre l'étonnant *Full Blast* (tourné au Nouveau-Brunswick). Œuvre rythmée, audacieuse, ouvrant une porte sur une jeunesse déseuillée dans un petit village déchiré par une grève; un vrai coup de poing.



FILM TONIC

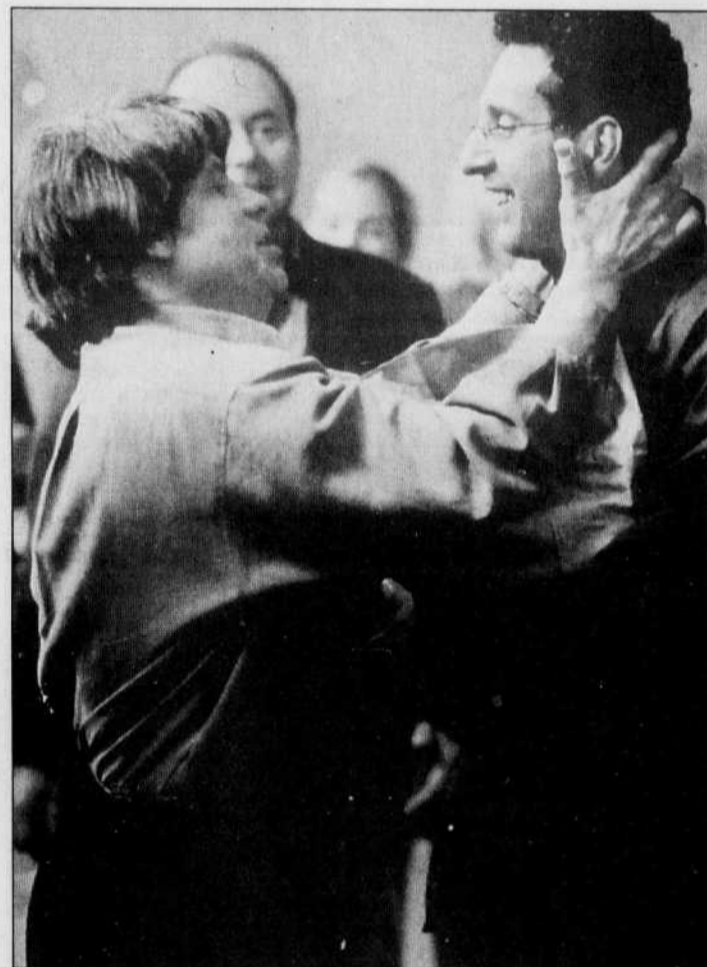
Plus classique, mais renouvelant de façon intéressante la pièce de Michel-Marc Bouchard, *Les Muses orphelines* de Robert Favreau fut un excellent film d'acteurs.

Présenté d'abord à Cannes, *Les Fantômes des trois Madeleine* de Guylaine Dionne est un film remarquable par son traitement de l'image noir et blanc mais décevant par ses personnages aux répliques exsangues (enterrées par une voix hors champ). Le film, du moins, révèle un œil de cinéaste à suivre (qui devrait s'adjoindre un ou une scénariste à l'avenir. Tout comme Denis Villeneuve d'ailleurs, chez qui la forme prime trop sur le fond).

À travers un cinéma ayant de toute évidence trop exploité certains visages (ceux de Pascale Bussières et de David La Haye, notamment) et gagnant à renouveler son carnet de bal (par le recrutement par exemple dans les rangs des comédiens de théâtre), la cuvée québécoise de l'année en fut tout de même une de richesse

et de diversité, transpercée çà et là par de vrais éclairs. Notre septième art se cherche encore mais souvent en dehors des éternels chemins rabattus du misérabilisme obligé; ce qui annonce sans

doute quelques lendemains qui chantent, à moins que le gros de nos réalisateurs (si la tendance se maintient, comme dirait l'autre) n'adopte définitivement le tournage en anglais.



SEVILLE PICTURES

Un film comme *Two Thousand ad None* d'Arto Paragamian, intéressante tragi-comédie donnant la vedette à John Turturro, est passé en coup de vent.



FILM TONIC

Dans la catégorie «heureuses découvertes», surnage d'abord *La Moitié gauche du frigo* de Philippe Falardeau.

SUPPLÉMENTAIRE SAMEDI 6 JANVIER A 15 H

Avec le temps Cent ans de Chansons

REPRISE EXCEPTIONNELLE

DU 12 DÉCEMBRE AU 6 JANVIER
Conception et mise en scène: Louise Forestier

Direction musicale et arrangements:
Jean-François Groulx

Avec Louise Forestier, Jacques Godin,
Kathleen Fortin, Lynda Johnson, Héléne Major,
Louis Gagné et Serge Postigo

Assistance à la mise en scène et régie: Manon Bouchard
Musiciens: Jean-François Groulx et Jean-Bertrand Carbo
Concepteurs: Claude Goyette, François Barbeau, Michel Beaulieu et Edward Freedman

(514) 844-1793
www.rideaupart.qc.ca

4664, rue Saint-Denis - métro Laurier
Service de garderie les samedis et dimanches en matinée, sur réservation seulement.

théâtre
du rideau
vert

Hydra
Québec

UN CADEAU DES FÊTES

Un spectacle de grande tenue. Un spectacle magnifique. Un cadeau de cœur.

Solange Lévesque — Le Devoir

Le bijou de notre fin de saison. La joie qu'on ressent est tout à fait authentique. Payez-vous ça.

Valérie Letarte — C'est bien meilleur le matin, CBF

C'est vraiment très très bon comme spectacle.

Pénélope McQuade — Salut Bonjour!, TVA

C'est très réussi!

Carmen Montessuit — Journal de Montréal

La chanson dans sa splendeur théâtrale.

Winston McQuade — Multimédia'Art, CBF

C'est fait avec minutie, avec tendresse, avec émotion! C'est un grand grand coup du Rideau Vert.

Chantal Lamare — Flash, TQS

...warmly seductive... velvety voices...

Pat Donnelly — the Gazette

N'attendez plus, allez vous faire plaisir au Rideau Vert. La chanson, c'est contagieux.

Claude Deschênes — Montréal Ce Sair, SRC

À voir avec ceux que vous aimez, toutes générations confondues.

Marie-Christine Blais — La Presse

LES ÉTERNELS PIGISTES

PRESENTENT



Le rire de la mer

9 JANVIER AU 3 FÉVRIER

Texte: Pierre-Michel Tremblay — Mise en scène: Marie Charlebois
Avec: Christian Bégin, Marie Charlebois, Patrice Coquerneau,
Pier Paquette, Isabelle Vincent

Assistance à la mise en scène: Jeanne Laperle
Concepteurs: Lucie Bazzo, Stéphane Boucher,
Pierre Desjardins, Monic Ferland,
Isabelle Girouard, Gabriel Tsampalieros

LE DEVOIR LA LICORNE
4559, Papineau
Une codiffusion du Théâtre de La Manufacture INFO: (514) 523-2246

LES ARTS

CINÉMA

La mort sous tension

WINTER SLEEPERS

Réal: Tom Tykwer. Scénario Anne-Françoise Pyszora et Tom Tykwer. Avec Ulrich Matthes, Marie-Lou Sellem, Floriane Daniel, Heino Ferch et Josef Bierbichler. Au Cinéma du Parc. V.O allemande (s-t. anglais).

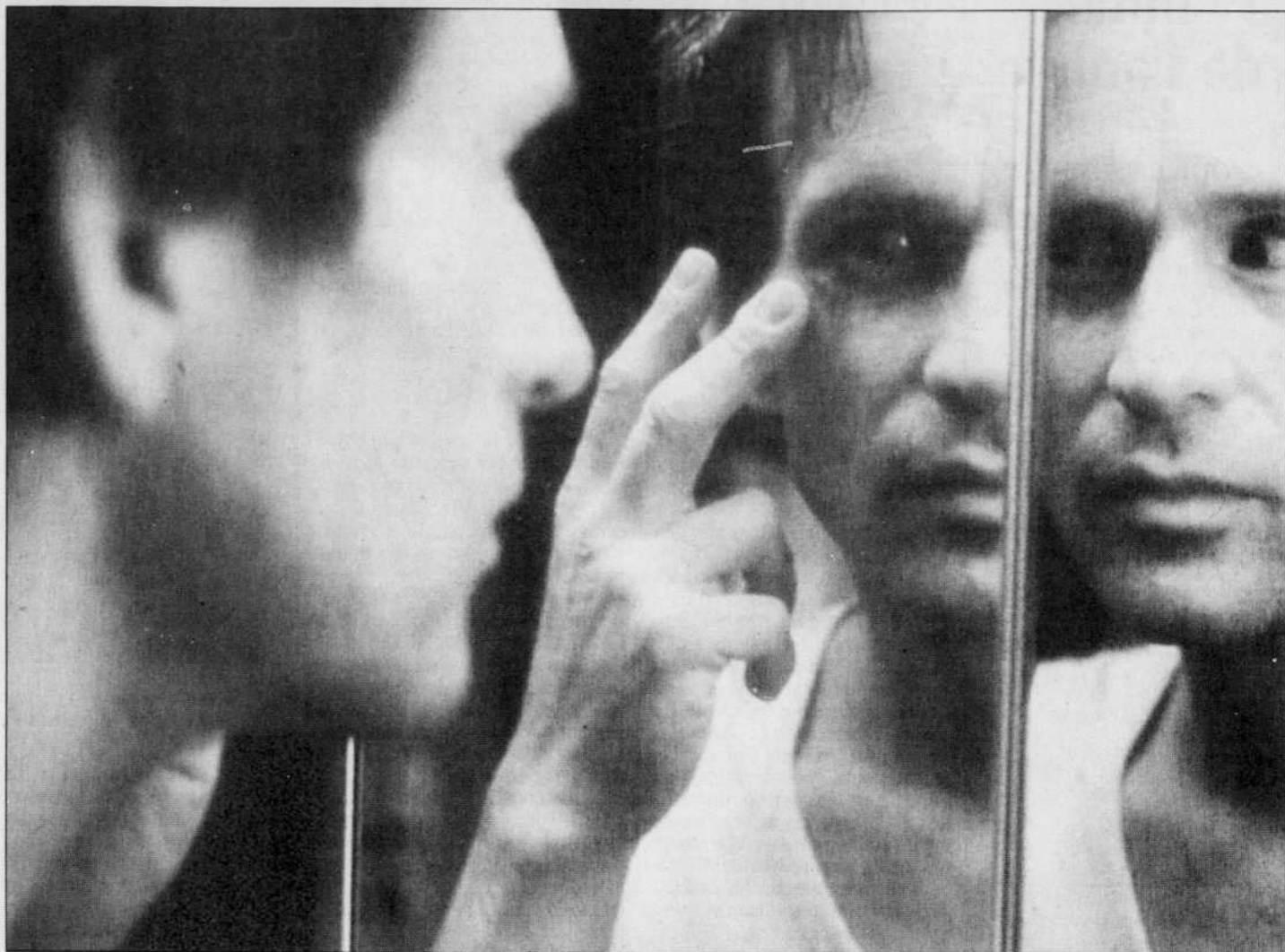
ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Ceux qui ont apprécié le déliant *Cours, Lola, cours*, qui tenait davantage du jeu virtuel que du cinéma classique, brûlaient sans doute de suivre la trajectoire de Tom Tykwer, cinéaste allemand si moderne et éclaté. *Cours, Lola, cours* était un omni, dont le procédé ne pouvait se répéter d'aucune façon. Restait donc à voir ce que le réalisateur peut li-

vrer lorsqu'il emprunte des voies de narration plus conventionnelles. Sans apporter le coup de poing de *Lola (Winter Sleepers fut d'ailleurs réalisé avant lui)*, ce film se révèle d'une complexité supérieure tout en posant le même regard ironique sur les destinées humaines placées sous sa loupe.

Ici, les relations entre les êtres sont remplies de danger, menacent d'exploser à chaque instant, se stabilisent ici, éclatent là. *Winter Sleepers* est une œuvre constamment sous tension. Le décor, celui d'une petite ville alpine mangée par la neige et la glace, participe au climat du film, car la mort et froid s'y marieront.

La partie à huis clos se déroule dans la maison de l'infirmière Laura (Marie-Lou Sellem) qui héberge sa copine Rebecca (Floriane Daniel). L'ennui, c'est que Rebec-



MONGREL MEDIA

Dans *Winter Sleepers*, Laura s'entiche de René (Ulrich Matthes), projectionniste balafé qui combat ses pannes de mémoire en photographiant les événements de sa vie.

ca passe de plus en plus de temps avec Marco l'instructeur de ski de la station voisine, amoral et violent (Heino Ferch). Le second ennui c'est que Laura s'entiche de René (Ulrich Matthes), non moins étrange personnage, projectionniste balafé qui combat ses pannes de mémoire en photographiant les événements de sa vie. Les hommes dans ce film n'ont pas le beau rôle: habités par des forces obscures, des pulsions incontrôlables, ils sont faibles, ob-

sessifs, jaloux, vengeurs, déloyaux, dangereux ou tout cela à la fois. Quand un bête accident d'auto impliquant directement ou non les compagnons de ces dames tournera au drame avec la mort de la petite fille d'un fermier, les rouages de la tragédie se mettront en place.

On peut reprocher à *Winter Sleepers* un scénario où tous les protagonistes sont liés inexorablement les uns aux autres. Laura sort avec le responsable de l'acci-

dent qui avait volé l'auto au copain de sa colocataire. Elle soigne aussi à l'hôpital la petite fille blessée, etc. Arrangé avec le gars des vues, comme on dit, cette convention participe pourtant au climat d'étouffement et à la mécanique de mort qui s'installe en ces aires glacées.

Maintes très belles scènes, dont la plus magistrale sera le saut de l'ange de Marco dans ces Alpes magnifiques et impitoyables qui avalent ceux qui les bravent, habillent de lumière et de paysages à couper le souffle les rapports torturés tissés devant nos yeux. Un imposant jeu

d'acteur, celui surtout de Ulrich Matthes dans la peau d'un homme privé de souvenirs et apparemment d'avenir (mais les apparences sont parfois trompeuses), apporte une densité à cette toile où chaque action entraîne une réaction et fait dévier le cours des choses (en cela, on reconnaît l'esprit qui habitait *Cours, Lola, cours*). Malgré d'évidentes longueurs, *Winter Sleepers* se révèle un casse-tête captivant, donnant envie de suivre plus étroitement la carrière d'un réalisateur allemand à l'univers obsessionnel si marqué, si inspiré et rempli de promesses.



MONGREL MEDIA

Une scène de *Winter Sleepers*, de Tom Tykwer.

DE LA PURE MAGIE
COMME VOUS N'EN AVEZ JAMAIS VUE !
« MEILLEUR FILM DE L'ANNÉE »
(LOS ANGELES FILM CRITICS ASSOCIATION)
« UN RUSH QU'ON RESSENT PLUS SOUVENT AU CIRQUE DU SOLEIL »
« UN MÉLANGE DE JAMES BOND, DE PETER PAN ET DE ZORRO »
« FANTASTIQUE... SUBLIL PASSIONNANT, ÉMOUVANT DU GRAND ART »
3 NOMINATIONS AUX GOLDEN GLOBES
MEILLEUR FILM ÉTRANGER
CHOW YUN FAT MICHELLE YEOH
Tigre & Dragon
UN FILM DE ANG LEE
eXcentris

Karen Young
L'oratorio **Canticum Canticorum**
« Accessible, fin, magnifique sur toute la ligne. »
★★★★
A. Brunet, La Presse
Au sommet de son art d'interprète, Karen Young prouve avec éclat qu'elle est en plus une créatrice aux ressources immenses.
★★★★
R. Tremblay, Le Soleil
...Karen Young a collé au Cantique des notes, des sons et des rythmes fascinants...
S. Cormier, Le Devoir
Disque compact en vente chez tous les bons disquaires

RÉCOLTE
L'AMÉRIQUE EN MOUVEMENT
D'AUTOMNE
UN VENT SE LÈVE QUI ÉPARILLE
ROMAN
PRISE DE PAROLE
LIVRE LE PLAISIR

Voyez le film que la critique salue comme:
« LE MEILLEUR FILM DE L'ANNÉE ! »
2 NOMINATIONS AUX GOLDEN GLOBES
MEILLEURE ACTRICE (Drame) - Laura Linney
MEILLEUR SCÉNARIO - Kenneth Lonergan
YOU CAN COUNT ON ME
un film de Kenneth Lonergan
À L'AFFICHE EN EXCLUSIVITÉ FAUBOURG

« Charmant... humour et sensibilité... laisse dans son sillage une fine nostalgie! »
« Purifiant! »
« Tendre... une fable actuelle sympathique. »
SHOWER
Un film de Zhang Yang
À L'AFFICHE! eXcentris

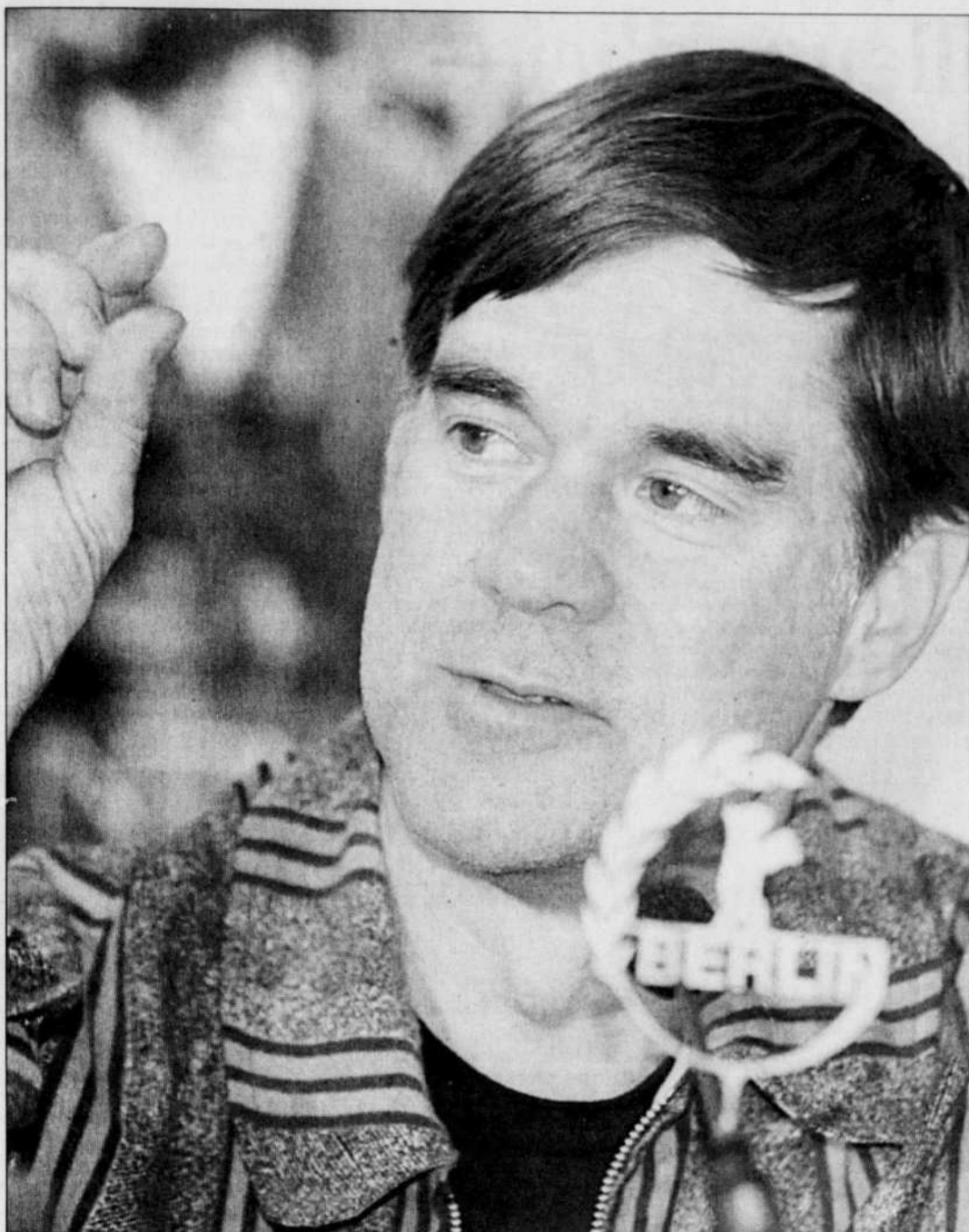
NOMINATION AUX GOLDEN GLOBE
Meilleur acteur - Geoffrey Rush
GAGNANT
Meilleur film
Meilleur second rôle masculin
Joaquin Phoenix
« La Plume et le Sang triomphe ! »
« Bravo... Ebert & Roeper and the movies »
« Personne ne devrait manquer 'La Plume et le Sang' »
« des Oscars sur toute la ligne... »
« ...très sexy, un matériel de 'meilleur film' »
« ... les acteurs sont exceptionnels. »
« 'La Plume et le Sang' est indéfectible. Il est gravé à votre mémoire pour toujours. »
« extrême contemporain... captivant, provocant... largement osé... »
La Plume et Le Sang
version française de *Quills*
GEOFFREY RUSH KATE WINSLET
JOAQUIN PHOENIX MICHAEL CAINE

À L'AFFICHE!
VERSION FRANÇAISE
QUARTIER LATIN TASCHEREAU 18 LAVAL (Galeries)
VERSION ORIGINALE ANGLAISE
LES CINÉMAS GUZZO DES SOURCES 10 CAVENDISH (Mail) BROSSARD
PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE EN VERSION ORIGINALE ANGLAISE ÉGYPTIEN

ASHTON KUTCHER SEANN WILLIAM SCOTT
DUDE
Where's my Car?
« Après New York, le meilleur scénario arrive à Toronto. »
À L'AFFICHE! eXcentris

LES ARTS

CINÉMA



Le cinéaste américain Gus Van Sant nous livre, avec *Finding Forrester*, un habile drame sentimental.

Un noble et sentimental Van Sant

Le réalisateur de *My Own Private Idaho* récidive avec un film habile sur fond d'analyse sociale

FINDING FORRESTER

De Gus Van Sant. Avec Robert Brown, Sean Connery, Anna Paquin, F. Murray Abraham, April Grace. Scénario: Mike Rich. Image: Harris Savides. Montage: Valdis Oskarsdottir. Musique: Bill Brown. États-Unis, 2000, 135 minutes.

MARTIN BILODEAU

Depuis qu'il travaille à Hollywood, le cinéaste américain Gus Van Sant, découvert à travers un bouquet de films exigeants (dont *Drugstore Cowboy* et *My Own Private Idaho*), défend un cinéma populaire, dont les vraies marques d'invention sont souterraines, l'originalité, la dissidence et l'amertume, atténuées sous une surface conformiste.

Ainsi en va-t-il de *Finding Forrester*, habile drame sentimental que ce natif du Kentucky, aujourd'hui âgé de 48 ans, nous livre deux ans après l'insuccès de son remake au miroir du *Psycho* d'Alfred. Un film qui conjugue une certaine sociologie des sentiments à une quête de l'individu à travers l'art, ici la littérature, pour laquelle Jamal (Robert Brown), adolescent du Bronx, montre des aptitudes remarquables, comme l'a constaté Forrester (Sean Connery), un vieil écrivain misanthrope du voisinage dont le jeune Noir a forcé la porte. Ce dernier a par ailleurs si bien réussi l'examen du ministère qu'une école très prisée de Manhattan veut le compter parmi les siens, d'autant que son talent pour le basket-ball promet du même coup de remettre l'équipe du collège en selle. Malgré l'amitié que lui témoigne immédiatement une consœur de classe (Anna Paquin, la fillette devenue grande de *La Leçon de piano*), Jamal a bientôt maille à partir avec son professeur de lit-

térature (F. Murray Abraham), envieux de son talent.

Le scénario de Mike Rich, un nouveau venu, établit une intéressante polarité, avec d'un côté le mentor ermite, écrivain célèbre, et de l'autre, le professeur poseur, écrivain raté. Entre les deux: Jamal, qui espère obtenir l'approbation du premier sans éveiller la jalousie mesquine du second, les ratés téléguisés de ce système d'élégances servant à faire converger plusieurs enjeux intimes dénoués en épilogue.

Gaspillage

On trouve dans ce film, comme dans *Good Will Hunting*, auquel on est forcé de le comparer (sans que cela ne menace l'intégrité de l'un ou de l'autre), une force des sentiments et une intelligence des traits sociaux qui, vues comme ça, semblent gaspillées dans un film qui procure à l'avant-plan tout le non-questionnement d'un produit usiné. Or, à l'opposé de plusieurs de ses confrères aspirés par la machine à divertissement, le réalisateur de *To Die For* privilégie la construction d'un discours de longue hale-

ne, au profit duquel il faut éviter les facilités asservies à l'instant. Par exemple, l'échec du garçon sur le terrain de basket, inattendu et impopulaire, sert d'amorce à une victoire plus grande, morale et intellectuelle — donc moins rassembleuse, mais ça, c'est une autre histoire — obtenue à l'arraché.

Malgré des qualités morales, une argumentation solide, une distribution harmonieuse et une mise en scène au service du sujet, le scénario a du mal à faire passer certains hasards arrangés et incidents inexplicables. On comprend par une ou deux œillades que l'élève mulâtre du collège ne veut pas passer pour un «frère» de Jamal, au teint beaucoup plus foncé, mais on ne saisit pas la raison de la curiosité de Forrester, qui occupe ses heures à regarder les enfants jouer, ni la raison qui a provoqué Jamal à entrer chez lui par effraction. Van Sant défend mal ces conventions dramaturgiques, qui néanmoins n'effacent pas le plaisir que procure ce *Finding Forrester* noble et sentimental, sans être cérémonieux ou larmoyant.

Jacques Perrin présente

Himalaya

L'ENFANCE D'UN CHEF

Un film de Éric Valli

«Des images grandioses, inoubliables. Des images qui font rêver.»
Le Journal de Montréal

«L'aventure humaine est réelle, et le pari technique titanesque, et c'est réussi.»
Voir

«Paysage à couper le souffle, tout est superbe.»
Le Nouvel Observateur

«Splendide.»
L'Express

À L'AFFICHE! FAMOUS PLAYERS PARISIEN SON DIGITAL

SUR LA SCÈNE DU MONDE

Mozart by ze beach

Du 18 au 21 janvier, le Daytona Winterfest... Mozart by the Sea propose une succession de concerts présentés en costumes d'époque

NORMAND CAZELAIS

MOZART À LA PLAGE

L'endroit est davantage connu pour sa longue, très longue plage — 37 kilomètres en fait — que viennent battre les vagues de l'Atlantique et pour sa célèbre piste de courses automobiles que pour sa vie culturelle. C'est oublier que Daytona Beach, in *Florida indeed*, et les stations balnéaires des environs doivent leurs beaux jours à messieurs Chevrolet, Olds et autres magnats de l'industrie qui ont fait la fortune de Detroit.

Du 18 au 21 janvier, le *Daytona Winterfest... Mozart by the Sea* propose une succession de concerts de l'Orchestre Mozart de Vienne présentés en costumes d'époque. Le tout s'accompagne de bals, de dégustations de vins et de diverses activités au Museum of Arts & Sciences. Les forfaits pour toutes les manifestations artistiques vont de 220 à 250 \$US par personne.

A faire également: marcher les pieds dans l'eau (en prenant garde toutefois aux autos qui ont encore le droit de rouler sur la plage...), admirer les édifices Art Déco des vieilles rues commerçantes de la ville et visiter The Casements & Rockefeller Gardens, propriété aménagée à Ormond Beach à partir de 1914 par John D. Rockefeller, alors «l'homme le plus riche du monde».

Renseignements: (904) 253-2901, www.DBSS.org

MARLÈNE À BERLIN

Rarement une photo a-t-elle eu autant d'impact. Qui n'a en tête cette très belle femme, ses jambes interminables, son haut-de-forme et son sourire indéfinissable, à la fois gouailleux et altier? Qui ne se souvient de la voix rauque, sensuelle, de Lily Marlène? Venue à la scène internationale en 1931 grâce au film *Der blaue Engel* de Josef von Sternberg, la Dietrich, puisque c'est d'elle qu'il s'agit, est devenue une icône. Non seulement en raison de ses talents d'artiste mais aussi de ses engagements politiques, notamment contre le régime du III^e Reich lors de la Seconde Guerre mondiale.

Cent ans après sa naissance en 1901 et huit ans après sa mort, son mythe demeure intact. «Grâce à

Dieu, je suis née à Berlin», a-t-elle écrit dans sa biographie. Lui ayant déjà dédié un carrefour, le Marlène Dietrich Platz, sa ville lui rendra le compliment tout au long de l'année: présentation au Filmmuseum Berlin de ses films et exposition permanente de ses costumes de scène, de ses effets personnels et de ses malles qui la suivaient partout, périple guidé de trois heures dans la vie de la diva en visitant les lieux qu'elle a fréquentés (organisé chaque jour par le Kultur Büro Berlin), etc.

A faire également: aller et venir entre les anciens Berlin-Est et Ouest pour mieux saisir la transformation de la ville depuis la chute du Mur et marcher vers minuit devant la porte de Brandebourg, là où se trouvait l'impressionnant Check-Point Charlie: on a presque l'impression d'entendre encore les bottes des soldats sonner sur le pavé.

Renseignements: Filmmuseum Berlin (30) 300 903 0, www.filmmuseum-berlin.de

GOYA À SÉOUL

Le peintre impertinent de la cour d'Espagne a-t-il jamais entendu parler de contrées aussi lointaines que la Corée? Toujours est-il que le «Pays du matin calme» semble profondément admirer Francisco de Goya depuis plusieurs décennies: il lui consacre d'ailleurs une exposition, *Goya — Le visage, miroir de l'âme*, comprenant 160 gravures et eaux-fortes dont bon nombre ont été achetées du Museo del Grabado. Les œuvres sont partagées selon quatre thèmes: L'exercice du pouvoir, Femmes, Violence et mort, Grotesque et condition humaine.

L'exposition a lieu au musée Deoksugung qui loge dans le palais éponyme et qui accueille en même temps une autre exposition intitulée *Chefs-d'œuvre du Musée d'Orsay — Impressionnisme et art moderne*.

Jusqu'au 28 janvier.

A faire également: apprécier l'hiver coréen qui ressemble au nôtre, fréquenter les grands musées de la ville (Ho-Am, Horim) et surtout le Musée national de Corée pour se familiariser avec un art de la céramique qui remonte jusqu'au IX^e siècle.

Renseignements: Deoksugung Museum, (82) 2 779-5310/5313, télécopieur.

LE FILM NO 1 AU CANADA

«Un film d'inspiration de grand talent à l'impact énorme qui remue autant qu'un train à grande vitesse. Une interprétation titanesque de Tom Hanks.»
Rex Reed, NEW YORK OBSERVER

«Un des films les plus inoubliables que vous verrez.»
Jeff Craig, SIXTY SECOND PREVIEW

«Bravo!»
EBERT & ROEPER AND THE MOVIES

«Un récit hypnotisant.»
David Denby, THE NEW YORKER

TOM HANKS

UN FILM DE ROBERT ZEMECKIS

SEUL AU MONDE

TWENTIETH CENTURY FOX ET DREAMWORKS PICTURES PRESENTENT PRODUIT PAR IMAGEMOVERS/PLAYTONE UN FILM DE ROBERT ZEMECKIS TOM HANKS HELEN HUNT «SEUL AU MONDE» NICK SEARCY ET ALAN SILVESTRI JOANNA JOHNSTON MONTAGE ARTHUR SCHMIDT MONTAGE RICK CARTER MONTAGE DON BURGESS ASS. MONTAGE JOAN BRADSHAW MONTAGE STEVE STARKEY TOM HANKS ROBERT ZEMECKIS JACK RAPKE WILLIAM BROYLES, JR. ROBERT ZEMECKIS

VERSION FRANÇAISE		VERSION ORIGINALE ANGLAISE	
CINÉPLEX ODEON QUARTIER LATIN ✓	FAMOUS PLAYERS STARCITE MONTREAL ✓	CINÉPLEX ODEON LASALLE (Place) ✓	LES CINÉMAS LANGELIER 6 ✓
MEGA-PLEX GUZZO JACQUES CARTIER 14 ✓	MEGA-PLEX GUZZO PONT-VIAU 16 ✓	CINÉPLEX ODEON LAVAL (Carrefour) ✓	CINÉPLEX ODEON ST-EUSTACHE ✓
CINÉPLEX ODEON CHATEAUGUAY ENCORE ✓	CINÉPLEX ODEON CARREFOUR DORION ✓	CINÉPLEX ODEON PLAZA DELSON ✓	CINÉPLEX ODEON BOUCHERVILLE ✓
LES CINÉMAS GUZZO TERREBONNE 8 ✓	LES CINÉMAS GUZZO STE-THERÈSE 8 ✓	GALERIES ST-HYACINTHE ST-HYACINTHE ✓	CAPITOL ST-JEAN ✓
LAISSEZ-PASSER REFUSÉS		CINÉ-ENTREPRISE ST-BASILE ✓	CINÉMA PINE STE-ADELE ✓
FAMOUS PLAYERS STARCITE MONTREAL ✓		FAMOUS PLAYERS STARCITE CENTRE EATON ✓	FAMOUS PLAYERS COLISEE KIRKLAND ✓
CINÉPLEX ODEON LASALLE (Place) ✓	MEGA-PLEX GUZZO SPHERETECH 14 ✓	CINÉPLEX ODEON CÔTE-DES-NEIGES ✓	CINÉPLEX ODEON CAVENDISH (Mail) ✓
LES CINÉMAS GUZZO LACORDAIRE 11 ✓	FAMOUS PLAYERS VERSAILLES ✓	FAMOUS PLAYERS COLOSSUS LAVAL ✓	MEGA-PLEX GUZZO PONT-VIAU 16 ✓
À L'AFFICHE! SON DIGITAL		CINÉMA PINE STE-ADELE ✓	CINÉMA CARNAVAL CHATEAUGUAY ✓

eXCentris

TIGRE ET DRAGON • LA MOITIÉ GAUCHE DU FRIGO • DANCER IN THE DARK • CHER PÈRE NOËL • SHOWER • POSSIBLE WORLDS

du 24 au 31 décembre matinées Ciné-Kid (relâche le 25)

Étudiant + âge d'or: 6\$ En semaine avant 18h00: 6\$ Admission générale: 9\$ Horaires + infos: 514.847.2206 / www.ex-centris.com

CINÉ-KID

CINÉMA PARALLÈLE

Le Parallèle est membre SODEC. Concéder des Arts du Canada. Concéder des Arts de la communauté urbaine de Montréal et Propriétaires Terra Incogito.

L'ANNÉE JAZZ

Chet, Lester et les autres

SERGE TRUFFAUT

Chaque mois de décembre, c'est le même topo, l'obligation classique consistant à dresser la liste des dix meilleurs albums «d'jazz and blues» de l'année. Pour les collègues du rock-pop-hip-hop-house-acid-râpe à fromage sonore, l'exercice est en quelque sorte facilité par un état des lieux bien différent de celui du jazz: grosseur du marché oblige, pratiquement tout ce qui est chanté sous les cieux britanniques, américains et autres est ici disponible. Alors que dans le jazz et l'autre, c'est... Mettons que c'est la retraite de Russie. Il suffit de lire de temps à autres les revues du Vieux Continent et du Nouveau Monde pour réaliser que dans nos environs, nous avons moitié moins de choix qu'ailleurs. Cela tient en partie, voire en grande partie, au fait que nous sommes dans une situation de quasi-monopole. Lorsqu'on est gros-gros-gros, on dispose des moyens financiers permettant d'acheter littéralement les rayonnages, la présentation, et les postes d'écoute. Et le petit? Le pâtre est condamné à perpétuité au régime minceur.

Conséquence, plutôt que de dresser une liste on vous propose une dizaine de moments jazz et blues, incluant des disques, en suivant le banal ordre chronologique.

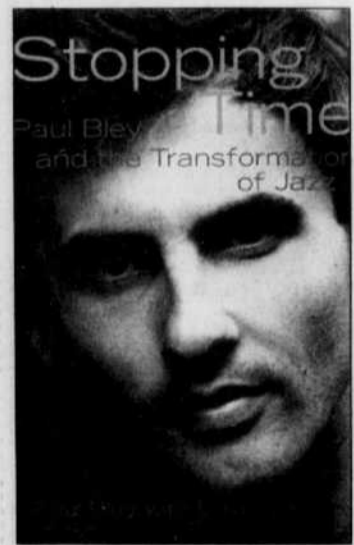
Jay léger

Tout a commencé de la manière la plus sympathique qui soit. Pour son numéro de janvier-février dernier, la revue *Living Blues*, rattachée à l'Université du Mississippi, avait imprimé sur sa couverture le sourire tout en rondeur de Jay McShann. A ce dernier, pianiste de 83 ans toujours plein de verve, et à bien des témoins de la scène, la grande scène de Kansas City, cette excellente revue a consacré un dossier sérieux, précis dans le détail, et soucieux de l'Histoire.

Musicalement, on suggère à tous les amoureux du style Kansas City de se procurer, toutes affaires cessantes, le dernier album de Jay McShann produit par le fin guitariste Duke Robillard. Intitulé *Still Jumpin' The Blues* cet album a été édité par l'étiquette canadienne Stony Plain. C'est léger, enjoué. Ça sème la bonne humeur. Une des meilleures productions de l'année.

Peu après le moment McShann, il a été abondamment question de la réédition des enregistrements de Miles Davis chez Columbia. En deux mots: il y a en marre avec ce type de réédition. Vendre au prix fort les quarante versions de *So What* de Davis, les soixante de *Koko* de Charlie Parker, les quarante de *Early Autumn* de Bill Evans, c'est se moquer à la fois de l'artiste et du consommateur. Que l'on réédite, par exemple, le *Kind of Blue* de Davis en respectant la production originale, cela ne fait pas problème. Mais qu'on mélange l'affairisme le plus outrancier qui soit avec l'intégrité artistique, ça ne passe pas.

Parlant de réédition, deux bi-



jeux doivent être mis en lumière: *The Complete Imperial Sessions* du saxophoniste alto Sonny Criss, publié par Blue Note, et *Chet Baker in Paris* que Emarcy avait produit et que Universal distribue. Dans le premier cas, c'est tout simple, il y avait un trou béant à combler. Du deuxième, il faut souligner évidemment les beautés musicales mais également le soin apporté à la présentation comme au livret.

Vendre au prix fort les quarante versions de So What de Davis, les soixante de Koko de Charlie Parker... c'est se moquer à la fois de l'artiste et du consommateur

Baket et Bowie

Après ces moments, il y a eu un autre bon moment Chet Baker. Soit la parution de la biographie signée Jean-Philippe Laroche de Walk, un journaliste qui a fort bien connu le trompettiste de l'insoutenable, c'est le cas de le dire, légèreté de l'être. Editée par Berkeley Hills, cette biographie a ceci de remarquable qu'elle n'est en rien racoleuse.

Pour son numéro de mars, le magazine *Down Beat* avait enfin daigné faire sa une avec le magnifique Lester Bowie. Décédé à l'automne 99, Bowie, dans ce numéro, est en fait l'objet de divers hommages signés par une foule de musiciens qui soulignent tous à leur manière qu'il fut le trompettiste le plus original à faire son entrée sur scène après Dizzy Gillespie.

Le moment le plus savoureux appartient ou plutôt est le fait du trompettiste Steve Bernstein et de son groupe The Sex Mob. Leur album *Solid Tender*, publié par l'étiquette Knitting Factory, est décapant et drôle à souhait. Passer de Duke Ellington à James Brown en faisant un détour par le Grateful Dead et des compositions originales très inspirées, force l'admiration. On applaudit encore son passage au Festival de jazz.

Autre moment livresque intéressant: le bouquin signé Paul Bley et David Lee. Il s'agit d'un long monologue qui retrace la carrière de cet extraordinaire pianiste montrealais à l'origine de la révolution free. Paru chez Vehicule Presse, ce livre intitulé *Stopping Time* est le moment vérité de l'année 2000.

Parlant de Paul Bley, il est à l'origine, indirectement il est vrai, du meilleur moment iconoclaste de l'année. Celui-ci est le fait du contrebassiste Normand Guilbeault, du guitariste Bernard Falaise et du clarinetiste Robert Lepage. Leur album *Joue Free* (sur étiquette Ambiances magnétiques) est le grand moment libertaire de l'année. Cette musique nous éloigne à des années-lumière de la musique, de la culture eau Perrier ou San Pellegrino. Ça vous nettoie les neurones en moins de deux. Ça déstabilise. A l'ère du vide, ce n'est pas rien. Amen!

Les meilleurs d'ici et d'ailleurs

La vitrine du disque de l'an 2000

Voici ce qui reste dans le lecteur compact une fois les modes passées, les événements médiatisés, les gros noms déboulés: quelques dizaines de disques, ceux qui nous ont suivis l'année durant et qui survivront à demeure dans la discothèque idéale. Les choix des chroniqueurs, tous genres confondus.

LES PALMARÈS DE SYLVAIN CORMIER

Ceux d'ici...

1. PATRICK NORMAN, *Patrick Norman*. Voilà donc ce qu'il y avait sous la moumoute. Un terrain fertile. Cet album fabuleusement élégant de country-folk-pop est un véritable jamboree d'émancipation artistique, avec Michel Rivard et Kevin Parent au nombre des amis et admirateurs en renfort. Plus encore qu'un meilleur disque en carrière, c'est le triomphe du passionné de musique sur la vedette populaire.



2. STEPHEN FAULKNER, *Tessons d'auréole*. Désillusionné et rêveur fou, frondeur et fataliste, lucide et perdant, fier et magnifique, dénonciateur et Don Quichotte, écorché vif et vif d'esprit, papa amoureux et pilier de taverne, Faulkner est un trésor national et chacun de ses (rares) disques, un don du ciel: il serait temps qu'on lui paie des dividendes.

3. MARIE-JO THÉRIO, *La Maline*. Les chansons sont trop longues, il y a peu ou pas de refrains à fredonner. C'est tout doux et puis ça part en fou. On s'y perd et on s'y retrouve et vice et versa. C'est un disque d'humeurs changeantes, de dialogues effilochés, de musiques jouées au gré des courants et des saisons. Autant de qualités qui rendent *La Maline* aussi imprévisible et jouissif que la vie.

4. CLAIRE PELLETIER, *Galileo*. Ce deuxième disque de la lumineuse Claire correspond très exactement à mon idée de la beauté divine incarnée: cette voix qui vient du ventre de la terre, ces mélodies qui réchauffent du dehors au dedans, ces récits qui viennent de loin et nous parlent de près, c'est vraiment de la nourriture pour l'âme.

5. MARIE-MICHÈLE DESROSIERS, *C'est ici que j'arrive à vous*. Profession d'amour envers la chanson québécoise, ce beau disque d'oubliées et d'immortelles, fourni dans un écrin d'exquise facture (des cordes, surtout), s'est levé au creux de l'oreille et n'a pas bougé depuis.

6. MARIE DENISE PELLETIER, *Plaisir d'amour*. Le réalisateur Dédé Gagnon a trouvé en Marie Denise la voix idéale de son ère d'élection (le romantisme), et Marie Denise Pelletier a trouvé dans le projet de Dédé une fort noble façon de poursuivre sa carrière d'interprète, hors des plates-bandes mille fois piétinées du palmarès pop.

7. ZACHARY RICHARD, *Cœur fidèle*. Reprise de l'hymne *Réveille*, ballades poignantes, le cher Zach profite sans gêne du succès de *Cap enragé* pour causer héritage et amour du pays à qui veut l'entendre. Bon plan. Et bon disque.

8. DAN BIGRAS et LAURENCE JALBERT, *Communio*. Le disque du spectacle conjoint de Dan et Laurence vaut tous ceux de Bigras et Jalbert réunis, presque à la hauteur de la communion d'artistes vécue à travers la province. Pourquoi chanter? Ce disque en témoigne: pour vivre ça.

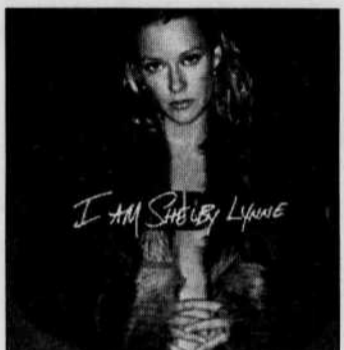
9. LES COWBOYS FRINGANTS, *Motel Capri*.

10. PIERRE LALONDE, *La Belle*

Vie. Saluons bien bas le grand crooner pop qu'est Pierre Lalonde. Ce disque, où il sert sans prétention les immortelles de la chanson de charme à la française, est non seulement une bonne idée, mais un délice.

Ceux d'ailleurs...

1. SHELBY LYNNE, *I Am Shelby Lynne*. Shelby Lynne est la meilleure chanteuse de southern soul blanc depuis que Dusty Springfield grava *Son Of A Preacher Man* en 1968, et ce cinquième album — le premier qui compte, en fait — est à placer dans la discothèque définitive de tout amateur de musique de racines américaines. Entre Aretha Franklin et Bonnie Raitt. Et pas trop loin de Sheryl Crow. Oui, c'est de ce niveau-là.



2. JOHNNY CASH, *Solitary Man*. Disque-testament où l'homme en noir regarde résolument la mort en face et lui dit sa façon de penser: qu'il chante du Tom Petty, du Neil Diamond, du U2 (*One*, carrément poignante) et même du Nick Cave (*The Mercy Seat*, terrible histoire), c'est toujours lui qui parle. Terrifiant de lucidité.

3. HENRI SALVADOR, *Chambre avec vue*. Le disque le plus bienfaisant de l'année: le nonagénaire Henri Salvador y chante ses p'tits airs jazzy et ses bossas chaloupées comme on chante en regardant la mer du haut des rochers, dans la chambre avec vue d'une villa aux murs blanchis. La Méditerranée audionumérique.

5. PAUL SIMON, *You're The One*. Le disque tranquille, sensible et délicat d'un homme qui a rouvert sa vieille mine et constaté qu'il y avait seulement à creuser au fond de lui-même pour extraire le meilleur minerai.

6. CLAUDE NOUGARO, *Embarquement immédiat*. Salutaire bol d'air, le dernier album du Toulousain. Passé septuagénaire, le Marcel Cerdan de la rengaine continue d'oxygéner la planète chanson de ses rimes choc et phénèmes appercut.

7. DWIGHT YOAKAM, *Tomorrow's Sounds Today*. Après avoir froilé l'excommunication, le Californien au Stetson vissé sur le nez écrit le livre de la loi country. Musique aux forts relents de rock'n'roll, avec guitare twangy de rigueur, violon, piano à la Floyd Cramer et pedal steel juste assez lancinante, ça balance comme une diligence dans la rocaïlle de la Death Valley. Je ne veux pas mon country autrement: ce disque est une meule de Monterey Jack.

8. THE KENNEDYS, *Evolver*. Mon bonbon acidulé de l'année: la friandise pop d'un couple qui aurait bien aimé être adopté par les Cowbills ou les Bradys. Les guitares font jingle-jangle, les harmonies collent à l'oreille comme un gomme balloune. En attendant le retour des Bangles.

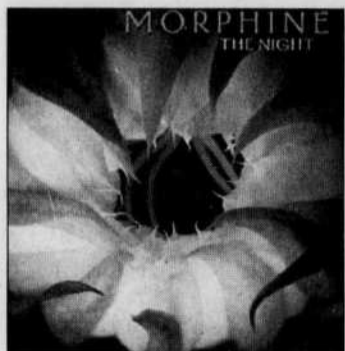
9. FRANÇOISE HARDY, *Clair-obscur*. En filigrane et en douceur, un florilège d'airs délicieusement mélancoliques mais pas nécessairement neufs, donnés en compagnie de quelques intimes, dont l'ultime fan Étienne Daho, l'alter ego Jacques Dutronc et fiston Thomas. Pour ne plus jamais aller seul dans les rues l'âme en peine.

10. NICK KANE, *Songs In The Key Of E*. Le premier envol de l'astuitariste Nick Kane hors du nid des Mavericks est un bonheur plus léger que l'air, une réussite rarissime dans l'histoire du rock: un album de rock'n'roll instrumental pas ennuyant.

LES PALMARÈS DE BERNARD LAMARCHE

Ceux d'ailleurs (et un peu d'ici)

1. MORPHINE, *The Night*. Sans conteste. L'ultime album après l'absurde disparition du leader de la formation, Mark Sandman, emporté sur scène par un arrêt cardiaque, a montré un groupe sur le point de se transfigurer. *The Night* touche à tout ce qui rend fiévreux. Prodigieux.



2. RANCID, *Rancid*. En mettant de côté les références ska, Rancid a accouché d'un album punk pur et dur, qui remonte aux racines du genre, loin des concessions faites au commerce: loin des palmarès, Rancid se retrouve dans le nôtre.

3. AT THE DRIVE-IN, *Relationship Of Command*. Probablement le meilleur album d'inspiration punk de l'année, qui ne tombe pas dans la power pop devenue commune du côté de la Californie. Issue du fin fond du Texas, la bande de Cedric Bixler a rendu un album teinté de lyrisme mais tout de même brutal. Un rare album rock, réellement surprenant.

4. PERFECT CIRCLE, *Mer de Noms*. Maynard James Keenan, leader de l'influent groupe Tool, a travaillé avec Billy Howerdel, technicien de Nine Inch Nails et du groupe habituel de Keenan pour accoucher de cet album qui allie les guitares, une esthétique gothique et un lyrisme fort, sur fond de progressif efficace. Ensorcelant.

5. AMON TOBIN, *Supermodified*. Les collages de Tobin, un leader mondial dans le d'n'b expérimental, frelatent des univers sonores enveloppants, à la fois familiers et étranges. La palette de Tobin semble sans fin, ses amalgames impressionnants. La grosse tête de Ninja Tune a donné un album plein des images les plus riches.

6. FISHBONE, *The Psychotic Friends Nuttwerk*. L'inspiration a finalement daigné flirter de nouveau avec Fishbone. Les vétérans du funk musclé ont livré une très belle galette après quelques déceptions. Plusieurs copains leurs sont venus en aide, Swen Stephani de No Doubt, Flea de Red Hot Chili Pepper, et même Georges Clinton.

7. NO MEANS NO, *One*. Chaque album de la formation de Vancouver est un pur plaisir. Rarement un groupe a-t-il su se tenir loin des lieux communs, dans un genre, guitares bien en avant, pour lequel plusieurs se tiennent dans les sentiers battus. Un très bon disque, le mieux réalisé du groupe, sans être pour autant édulcoré.

8. FEMI KUTI, *Shoki Shoki*. Le digne successeur de son père, Fela, dont on vient de rééditer la contribution des années 70, arrivait au printemps avec cette mouture afrobeat. Pour la puissance rythmique, pour la section de cuivres, précise et essoufflante. Vital.

9. PJ HARVEY, *Stories From The City, Stories From The Sea*. Peut-être pas le meilleur de la dame, mais tout de même un très bon disque, moins sombre et moins abrasif qu'auparavant, mais terriblement accrocheur.

10. AIMEE MANN, *Bachelor No. 2*. Un des albums issus des États-Unis parmi les plus sous-estimés de l'année. L'ex-chanteuse de Til Tuesday (ça remonte à loin) possède une qualité d'écriture rarement égalée de nos jours. Boudée par l'industrie depuis longtemps, Mann signe une série de très dignes chansons. Et dire qu'elle a été doublée par un vendeur d'assurances, l'insipide Phil Collins (*Tarzan*), aux Oscars pour la toune de l'année section musique de films, pour *Save Me*, du film *Magnolia*.

Ceux d'ici (et un peu d'ailleurs)

1. LES CHIENS, *La Nuit dérobée*. De loin l'album le plus inspiré sur la scène locale. Atmosphérique sans être mièvre, la guitare calme donne lieu à un disque de poésie urbaine dont la morsure tarde à guérir.



2. GOSPEED YOU BLACK EMPEROR, *lift yr. skinny fists like antennas to heaven*. La grande qualité de ce double album du collectif montréalais est de laisser le temps aux atmosphères inquiétantes des cordes et des percussions de s'installer, de se bâtir pour imprégner de ses effets pour ensuite de consumer. Psychédélique au sens noble du terme.

3. DARAN, *Augustin et Anita*. Justement, celui-là, je l'avais oublié depuis une mèche, jusqu'au show qu'il a donné tout juste après Les Chiens, au Cabaret. Sans rien perdre en agitations, la musique de Daran, rageuse sans être violente, a gagné en nuances. Il est pas d'ici, mais marche mieux ici qu'en France. Une révélation.

4. MARIE-JO THÉRIO, *La Maline*. On pourrait croire qu'on ramollit, à se surprendre à aimer un disque aux ambiances aussi calmes, mais finalement, loin d'être léthargique, l'album est terriblement féroce. Magnifiquement insidieux.

5. FULL BLAST, *Full Blast*. La bande originale du film de Rodrigue Jean, signée Robert Marcel Lepage, permet d'entendre le compositeur dans un autre contexte. Mélancolique et écorché, le disque contient l'inoubliable *Je vais m'en aller*, chantée par la détentrice de la position trois. Dramatique.

6. ARSENIQ33, *Ya des limites à faire dur*. Dans le genre punk français, rigolo mais aussi corrosif, débridé et critique socialement, A33 est un des groupes lourds les plus intrigants de la scène locale. Volontairement déceus.

7. LOCO LOCASS, *Manifestif*. Le trio ouvre une brèche dans le paysage du hip hop québécois, et s'y lance avec aplomb. Genre *old school* assaisonné de diverses influences actuelles, l'album a peu de failles.

8. VULGAIRES MACHINS, *Regarde le monde*. Beaucoup d'eau a coulé sous les ponts pour les gars et la fille des Machins, plus solides maintenant. Un disque à saveur punk, avec une dose de pop, très bien travaillé.

9. ZACHARY RICHARD, *Cœur fidèle*. On n'était pas convaincu au départ, mais vraiment pas. L'album s'imisce tranquillement dans la tête et y reste.

10. SAEZ, *Jours étranges*. Les références de ce jeune Français de 22 ans restent très nettes, genre Noir Désir, Radiohead et Louise Attaque, mais malgré quelques longueurs, annoncent beaucoup, surtout quand les influences seront mieux mâchées.

C a h i e r s p é c i a l

Rentrée littéraire

Publié le samedi 27 janvier 2001



Tombee publicitaire le 19 janvier 2001

LES ARTS

DISQUES CLASSIQUES

Originalité et nouveauté ne riment pas toujours avec intérêt

FRANÇOIS TOUSIGNANT

DON GIOVANNI:
LEPORELLO'S REVENGE

Bande sonore du film éponyme avec Dmitri Hvorostovsky dans les rôles de Don Giovanni et Leporello, la participation de Gary Relyea, Dominique Labelle, Liesel Fekkenheuer, Krisztina Szabó, Alain Coulombe et Michael Colvin; Orchestre de la Canadian Opera Company, dir. Richard Bradshaw. Disques SRC — CBC Records SMCD 5205



Difficile de parler de la trame sonore d'un film qu'on n'a pas encore vu. Disons que cela sert d'apéritif aux amateurs de musique comme à ceux du septième art. Ce n'est pas rien: le célèbre baryton russe Dmitri Hvorostovsky tient les deux rôles dans cette production qui est en faite une visite contemporaine du célèbre opéra de Mozart. Depuis son Hollywood des années trente, Leporello parle de la véritable identité de son maître dans une film tourné dans la Séville d'époque. Soixante minutes de pellicule à surveiller donc (salle commerciale, écran télé, cinémathèques ou clubs vidéo)? Difficile en ces temps de trouver une réponse. Affaire à suivre, je vous le promets.

Ne cherchez pas ici une «grande version» de l'opéra. Seulement des extraits bien faits, bien enregistrés et le plaisir d'entendre un des plus grands barytons de l'heure s'amuser à passer d'un personnage à l'autre de manière ma foi fort convaincante. Et aussi de pouvoir entendre les beautés que réussit à tirer Dominique Labelle dans ses courtes (malheureusement vraiment trop courtes) interventions dans le personnage de Donna Anna.

Plus qu'un pot-pourri d'airs connus et admirés, il s'agit davantage du plaisir d'entendre en un contexte autre une musique si belle et forte que ceux qui la manipulent ainsi se hissent à la hauteur du chef-d'œuvre originel. Avec une légère dose d'humour, une pincette de sérieux et une oreille grande ouverte à la curiosité, voilà un enregistrement qui va vous surprendre comme, finalement, vous séduire.

Richard Bradshaw et l'Orchestre de la Canadian Opera Company n'ont guère plus de preuve de leur qualité à faire: les prix commencent à aussi à pleuvoir comme pour l'OSM autrefois. Alors, on se fait plaisir tant par la haute tenue des voix «canadiennes» (notez leur présence formidable tant dans la distribution que dans leur interprétation!) que par la générosité du luxe auquel Hvorostovsky en gigotant entre deux pôles qui ouvrent des portes. Une expérience plus qu'intéressante qui, sans trôner dans votre discothèque, tiendra une place de choix sur vos étagères et qui vous fera peut-être un peu réfléchir, souhaitant «voir» cette musique.

LA BOHÈME

Opéra de Puccini avec Andrea Bocelli (Rodolfo), Barbara Frittoli (Mimi), Paolo Gavanelli (Marcello), Eva Mei (Musetta), Natale de Carolis (Schaunard) et Mario Lupine (Colline). Chœur de Mai musical florentin, Chœur de voix blanches de l'école de musique de Fiesole, Orchestre Philharmonique d'Israël, dir. Zubin Metha. Decca 464 060-2

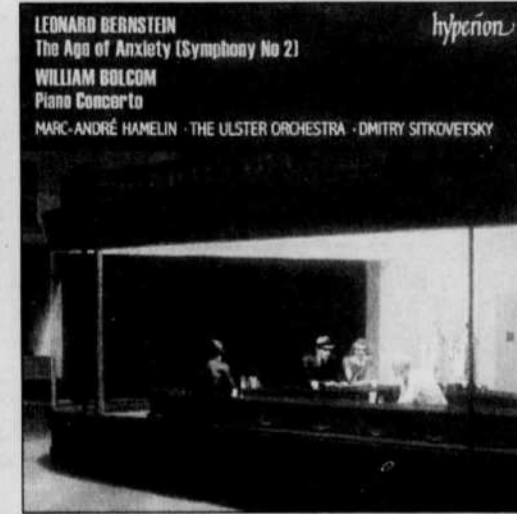
À fuir! Et «à fuir» au pluriel! Pourquoi Zubin Metha s'est-il enfoncé dans cette galère? Je ne vois qu'une réponse: le phénomène médiatique de l'aveugle Andrea Bocelli qui attire les foules d'aujourd'hui comme les frères siamois ou les femmes à barbe des cirques minables d'antan.

J'ai déjà écrit que Bocelli pourrait un jour s'approcher de Pavarotti — lors de la parution de *Pavarotti and Friends 1*. C'était oublier ce que des agents peuvent faire pour profiter des «phénomènes» et savoir manipuler un certain public. Pire: certains artistes.

Réglons le cas Bocelli: pauvre héros, beau timbre, homme de théâtre minable. Le reste de la distribution est à peine correct. L'Orchestre philharmonique d'Israël fait plus penser à un groupe d'instrumentistes en compétition l'un avec l'autre — d'où l'absence d'unité complète et de direction.

Car, je le répète, que vient faire la caution de Zubin Metha là-dedans? Apporter quelques beaux moments, servir les gros traits pucciniens comme il le peut en tentant de camoufler le syndrome hollywoodien qui entarte cette production. Oui, le marché du disque se voit pollué d'une telle production qui va sûrement prendre beaucoup de place sur les tablettes et dégarner plus d'oreilles que de portefeuilles qui vont naïvement tomber dans le panneau.

Si vous adorez la facilité BCBG, que la musique ne s'écoute pas avec plus d'attention que les bandes



LEONARD BERNSTEIN
The Age of Anxiety (Symphony No 2)
WILLIAM BOLCOM
Piano Concerto
MARC-ANDRÉ HAMELIN - THE ULSTER ORCHESTRA - DMITRY SITKOVETSKY

MARC-ANDRÉ HAMELIN

Leonard Bernstein: The Age of Anxiety (symphonie n° 2); William Bolcom: concerto pour piano et grand orchestre. Marc-André Hamelin, piano, Orchestre de l'Ulster, dir. Dmitry Sitkovetsky. Hypérion CDA76170

La deuxième symphonie de Bernstein se fonde sur un texte du poète américain W. H. Auden. Écrite en 1948, elle porte bien son titre et, pour montrer l'ambition du compositeur et ses craintes, il y a présence de piano obligé (c'est presque un concerto pour piano obligé). Le couplage avec le concerto de Bolcom n'est pas innocent: c'est le type même de genre ou explose Marc-André Hamelin, virtuosité à outrance où les plus ardues difficultés «habituelles» semblent insignifiantes face aux extravagances techniques requises.

Le Bernstein devient aujourd'hui une œuvre «talentueuse». Comprendre, en ce contexte, jolies, efficace et qui ne choque en rien. Ce qui, autrefois, pouvait sembler américanement moderne sonne plus de nos jours comme une sorte d'essai d'apprentissage — voire de métissage pour user d'un mot et de concepts à la mode — de divers langages et — Amérique oblige — de leur intégration en un tout original (en fait, deux idées maîtresses qui ne quitteront jamais l'esprit de Bernstein compositeur). L'anxiété se fait triomphaliste, sa poésie un peu trop calme, son stress moins irritant que celui de Beethoven. Bref, une œuvre aussi jolie que mineure où la prise de son du piano empêche de montrer les tiraillements romantiques entre individu et société.

Le concerto de Bolcom, écrit vingt ans plus tard, est autrement plus souple dans son amalgame de vocabulaires. Gros avantage ce cette page somme toute du répertoire secondaire: elle s'amuse et ne paraît pas exhibitionniste. Elle est même, en contraste avec «l'anxiété» précédente, assez amusante et spectaculaire (au sens de la combinaison Ravel-Gershwin).

Encore une fois, Marc-André Hamelin nous fait découvrir des territoires méconnus. Autant cela demeure intéressant intellectuellement parlant, autant les œuvres choisies se montrent stériles. Bolcom est loin d'être Ives (malgré tout ses efforts pour renouer avec cette veine, il le fait avec un populisme qui frise la vulgarité avec une dangereuse proximité) et si Hamelin tente d'ouvrir des portes, celles-ci se referment vite; autrement dit elles n'existent que pour, occasionnellement, dégoûter la curiosité. À produire autant de disques en ce moment, on se sent comme un peu essoufflé à vouloir tout trouver ce qui se cache et perdant un peu de sens critique. Même ses admirateurs fervents vont donc le délaissier un peu, j'imagine, le temps qu'il quitte l'arène du virtuose qui n'a d'original que les partitions choisies et l'incroyable facilité digitales qu'il met à leur exécution pour entrer dans celle de l'artiste dont l'immensité des moyens techniques se met au service d'un peu d'audace intelligente et nourrissante.

Un disque Schumann est prévu bientôt. Retenez-vous jusque-là. À moins d'être vraiment très curieux.

MUSIQUE

Isaac Stern, artiste multiple

FRANÇOIS TOUSIGNANT

Le violoniste américain Isaac Stern aura 80 ans en juillet prochain. Pour souligner l'événement, les éditions Nil viennent de faire paraître la traduction de l'autobiographie qu'il a rédigée en compagnie de son ami, le grand écrivain israélien Chaim Potok. *Mes 79 premières années*, 79 ans de cet artiste hors du commun, est donc offert à la fois à votre plaisir de lecture et à votre soif de connaître.

Il y a bien sûr un peu de survol historique; c'est l'épine dorsale du livre. Le jeune Isaac a dix mois quand ses parents fuient la révolution russe. Pas par la filière de l'Ouest, qui amène vers la côte Est américaine; plutôt par la traversée par l'Est, qui les amène, au delà du Pacifique, à San Francisco. Modeste vie dans des quartiers ouvriers, le jeune Isaac est comme toute un enfant ordinaire qui évolue dans une famille simple. Ils sont d'origine juive, certes, mais non pratiquants — Stern insiste tout au long de l'ouvrage sur l'importance pour lui d'être juif et non pratiquant, ce qui ne l'empêchera pas d'être fier de voir ses enfants revenir parfois à cette confession ou d'en passer les rites initiatiques.

D'abord amené à la musique par le piano, un ami qui joue du violon lui donne la piqure de cet instrument. À partir de là, tout dégringole en une cascade foudroyante d'enfant plus que précocement doué. Sa mère a beau lui trouver les meilleurs professeurs sur place, ceux-ci sont vite dépassés par les rapides progrès de l'enfant. Isaac ne va même plus à l'école publique pour travailler seul (ou presque) son instrument. Il découvre le «beau» son du fond de sa chambre et s'invente une nouvelle manière d'apprendre à maîtriser cette boîte à quatre cordes qui vibrent sous un archet.

On apprend tout sur ses débuts (ou, du moins, tout ce qu'il veut en dire), sur ses petites difficultés à percer à New York — alors la seule cité américaine à pouvoir produire la gloire, donc l'argent et le succès. Même s'il donne beaucoup de récitals avec son complice, le pianiste Zakin, il a aussi la chance, en tournée, de rencontrer les plus grands interprètes et chefs européens, notamment allemands, qui ont fui l'Europe et le joug nazi.

Homme d'engagement

Homme de valeur et d'engagement, il n'hésitera pas une seconde quand on lui demandera d'aller jouer pour les troupes américaines postées un peu partout dans le Pacifique et au Groenland. Certains récitals sont touchants, d'autres cocasses. L'artiste est conscient de sa valeur de musicien et d'interprète; cela va l'amener à aimer frayer non seulement avec les musiciens les plus acclamés de son époque mais aussi avec ceux qui détiennent le pouvoir, à savoir les riches, industriels comme politiques, et les imprésarios. Cela lui fait prendre fait et cause pour bien des projets. Quatre d'entre eux retiennent l'attention et ponctuent la narration de cette vie riche.

Il y a d'abord son incroyable persistance à défendre le jeune Etat d'Israël. Les Ben Gourion, Moshe Dayan et Golda Meir sont presque des intimes pour lui et il s'attache à rendre la musique aux colons encore pauvres du pays en offrant généreusement des récitals, parfois deux par jour. C'est que le métro-nome de sa carrière bat à vive allure. Isaac Stern aime faire de la musique, la travailler, et joue tout le temps. Les semaines de quatre à six concerts ne sont pas rares, et ce, en un temps où, malgré les progrès de l'aviation civile, les déplacements ne sont pas toujours aussi aisés qu'aujourd'hui. Il va aussi jouer dans les hôpitaux. Les exemples de ses visites auprès des blessés lors de la guerre du Kippour sont émouvants.

Ce qui provoque l'admiration chaque fois qu'il parle d'Israël vient de ce que sa foi en ce peuple et en cette terre est aussi inébranlable que son amour de la paix. Stern, l'athée juif, le promoteur d'Israël, est tout sauf un sioniste exacerbé et il se sert de son violon pour promouvoir tolérance et harmonie.

Ensuite, il y aura ce qui est probablement ce à quoi on l'associe le



plus: le sauvetage de Carnegie Hall — l'une des salles de concert non seulement parmi les plus prestigieuses du monde mais à l'acoustique d'une qualité unique — du pic des démolisseurs. De l'organisation des premières levées de boucliers jusqu'à la rénovation de la salle afin qu'on n'entende plus les trains du métro qui circulent sous elle, l'histoire a de nombreux et périodiques rebondissement narrés parfois avec piquant, souvent avec une légitime fierté, et aussi parsemés de moments d'abattement, voire de révolte.

Car avec un tel train de vie, il y a les moments où l'artiste se sent «seul» (à ne pas confondre avec isolé), un peu vidé de sa substance, cherchant le repos et peinant à trouver de l'énergie pour renouveler son enthousiasme à ne jamais reprendre une œuvre ou un concerto mais à toujours devoir le réinventer. La solution va venir toute seule: son engagement en faveur des jeunes. Ses propres enfants d'abord, mais aussi des interprètes maintenant aussi célèbres que Pinchas Zukerman, Jaime Laredo, Emmanuel Ax... jusqu'à la petite Midori qui, il y a encore peu, faisait sensation comme prodige et qui mène maintenant une carrière honorable. C'est là la troisième cause.

Courroie de transmission

Ce qui le fascine le plus, on le partage avec lui, c'est non seulement le plaisir qu'il y a à transmettre une expérience mais encore le bonheur extrême à servir de sorte de courroie de transmission entre les générations. Stern a bien connu des artistes comme Rostropovitch, Horowitz et Casals, voire l'acteur Gregory Peck. Et tous ces moments merveilleux, artistiques, drôles ou sérieux, émouvants et stimulants, il les traduit par sa musique avec ces jeunes.

C'est ainsi que tout naturellement il assoit sa vie professionnelle sur un quatrième pilier: à l'instar de Menuhin (pour qui il nourrit une grande admiration), il tient à se faire ambassadeur de la paix et de la compréhension entre les hommes. Celui qui refusera de jouer en Allemagne comme réponse à l'Holocauste — il vient surprenamment

tout juste d'y aller en récital depuis la chute du mur de Berlin —, celui qui prendra fait et cause pour Israël tout en songeant aux Palestiniens et en rêvant de coexistence pacifique avec les Arabes, ce même homme, donc, sera le premier artiste américain à pouvoir aller faire une tournée en Chine populaire.

Les impressions qu'il en retire sont immenses, les graines qu'il y sème fleurissent déjà des fruits de son intuition. Il trouve un pays où l'on ignore la tradition européenne et où l'on «fabrique» des «machines à jouer». Il leur insufflé sinon l'âme, du moins le goût de l'âme. On n'a qu'à voir, depuis une dizaine d'années, le nombre de chanteurs, compositeurs et interprètes de grande qualité qui sortent des conservatoires de Pékin ou Shanghai pour saisir toute la profondeur de l'histoire d'amour entre un violoniste et un peuple, un périple dont le souvenir fut fixé sur pellicule (*Isaac Stern In China*).

Portrait d'une vie bien remplie, qui vire un peu à la tristesse quand le musicien se fait philosophe, sans prétention mais avec une justesse folle lorsqu'il applaudit les progrès faits en éducation musicale mais aussi lorsqu'il constate à regret à quel point le monde d'hier, pour paraphraser Zweig, a déplacé ses centres d'intérêt. Alors, il s'interroge — nous interroge! — sur l'avenir d'un certain art. L'optimisme tient à poindre, c'est le sourire; cela n'empêche pas de dénoter un certain voile dans le regard.

Un homme traversé presque un siècle de bouleversements immenses et vient nous interroger par son art. C'est émouvant et cela prouve qu'on peut savoir être homme du monde, dans tous les sens du terme, sans perdre rien de son humanité. Ne serait-ce pas un peu de cette magie de l'art que tient à nous faire partager Isaac Stern?

Pour compléter cette fascinante lecture (en dépit de quelques malheureuses coquilles), la maison Sony Classical a fait paraître un enregistrement qui porte le même titre que le livre: *My First 79 Years* (SMK 89049). Des inédits, des enregistrements d'époque comme de plus récents font que les sons ajoutés aux mots et que, de cette combinaison, se crée une image plus complète d'un violoniste qui fut bien plus qu'un simple amateur de concert. En plus, le livre se termine sur une discographie des disques les plus pertinents de l'interprète, sorte de conseils judicieux à qui veut mieux pénétrer l'intimité de ce grand qui, reconnaissances-le, n'a pourtant jamais fait l'unanimité autour de sa personne.

MES 79 PREMIÈRES ANNÉES

Isaac Stern
Avec la collaboration
de Chaim Potok
Traduction de Marie-Stella Pâris
Nil, Éditions
Paris, 2000, 360 pages

CARBONE 14
présente
TSURU
de Anne-Marie Théroux

« Une production remarquable qui touche le cœur des enfants... et des parents ! »
Michel Belair, LeDevoir

« Les enfants sont conquis, le chroniqueur aussi ! »
Marc Cassivi, La Presse

dernière semaine à ne pas manquer !
USINE

Enfants 10\$ / Adultes 15\$ / Infos et réservations 521.4493 / Admission 790.1245

C a h i e r s p é c i a l

LE DEVOIR

Rentrée culturelle

Publié le samedi 20 janvier 2001

Tombée publicitaire le 15 janvier 2001

En cette avant-veille du jour de l'An, moment propice aux nombreuses rétrospectives, la page *Formes* choisit plutôt de regarder vers l'année qui s'annonce en examinant d'un peu plus près un mégaprojet de développement qui risque de transformer radicalement le centre-ville. En 2001, c'est le commerce électronique qui prendra Montréal d'assaut...

CLAUDINE DÉOM

Qui n'a pas, au moins une fois, remarqué la gigantesque bouteille de lait blanche du centre-ville de Montréal? Que l'on en connaisse ou non l'histoire, il reste que l'original château d'eau, dominant les environs de la rue Crescent, demeure pour plusieurs Montréalais un point de repère dans la ville. Eh bien, il semble qu'il faille sous peu sortir l'appareil-photo afin d'immortaliser cette icône maintenant menacée de disparaître de son perchoir d'origine par la construction de la Cité du commerce électronique.

Un projet de développement

Il n'y a pas à dire, depuis quelques temps, les nouvelles technologies sont à l'honneur à Montréal. Après la Cité du multimédia localisée à l'ouest du Vieux-Montréal, dans le Faubourg des Récollets, c'est au tour du commerce électronique de faire son apparition dans le paysage urbain montréalais. La Cité du commerce électronique, projet que le ministère des Finances du Québec rendait public au printemps dernier, octroie des investissements de 126 millions (répartis sur quatre ans) afin d'assurer l'établissement d'entreprises œuvrant dans le domaine des technologies de l'information et des communications dans le centre-ville de Montréal.

Concrètement, cette Cité prévoit la construction de six tours à bureaux d'environ 25 étages chacune, reliées entre elles par un corridor de verre. Le complexe, dont la réalisation est projetée en plusieurs phases, s'étendra sur la quasi-totalité de l'îlot borné par les rues Lucien-L'Allier à l'ouest, de la Montagne à l'est, Saint-Antoine au sud et le boulevard René-Lévesque au nord. Projet d'envergure s'il en est, une fois terminée, la Cité occuperait près de trois millions de pieds carrés, une superficie essentielle, nous dit-on, afin d'attirer les entreprises convoitées, et cela, même si les densités nécessaires dérogent au plan d'urbanisme. (Le fait ne semble toutefois pas être une préoccupation majeure de l'administration municipale, la Commission de développement urbain de Montréal ayant donné le feu vert au projet au début du mois...)

Un lieu riche en patrimoine

Malgré la présence de grandes surfaces non construites occupées par des stationnements dans ce secteur, il serait faux de croire que le site convoité par le consortium Axor, Canderel et le Mouvement Desjardins, les promoteurs du projet en question, soit dépourvu d'intérêt. À vrai dire, l'intérêt patrimonial de ce quadrilatère passe souvent inaperçu, en dépit de son achalandage important, principalement redevable aux différents modes de transports (métro, trains de banlieue et autoroute) qui y convergent. Mine de rien, on y trouve encore de nos jours des traces tangibles de l'évolution de cette portion ouest du centre-ville.

L'îlot en question, d'abord peuplé de résidences (comme en témoignent les trois petits cottages victoriens de la rue de la Montagne, les derniers du secteur, datant d'environ 1850), se transforme dès la fin du XIX^e siècle avec la venue du chemin de fer, attrait important aux yeux d'un grand nombre d'entreprises: en 1890, la compagnie de téléphone Bell érige, rue Lucien-L'Allier (autrefois la rue de l'Aqueduc), une énorme usine de fabrication d'appareils de communication, une des premières au pays. L'imposant immeuble en brique rouge connaît de nombreux agrandissements au fil des années. À la même époque, on assiste à la construction de l'édifice Wells et Richardson, rue de la Montagne (récemment recyclé en restaurant Moe's), un ancien commerce de teintures et de colorants pour le beurre et le fromage. Finalement, c'est en 1929, à la veille de la grande crise économique, que l'entreprise de purification de lait Guaranteed Pure Milk établit son domicile rue Lucien-L'Allier. À l'époque, les installations de l'usine d'architecture Art Déco se veulent des plus modernes

FORMES

Patrimoine virtuel



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

et des plus sanitaires, afin d'éviter la propagation d'épidémies causées par le lait. Surplombant le centre-ville, la bouteille géante de trente pieds destinée à combattre le feu — le réservoir pouvait en effet contenir plus de 15 000 gallons d'eau — devient rapidement l'image de marque de la compagnie et le symbole de qualité du liquide blanc qu'elle distribue.

De grandes inquiétudes

Bien entendu, l'annonce de tels investissements est de bon augure pour le centre-ville de Montréal et, de ce point de vue, il est difficile de s'opposer à la réalisation du projet, aussi ambitieux soit-il. Ceci ne signifie pas pour autant qu'il faut négliger d'en mesurer attentivement les impacts. C'est au moins l'opinion de certains (dont, notamment, la Chambre de commerce du Montréal métropolitain, la faculté d'aménagement de l'Université de Montréal et certains groupes pour la conservation du patrimoine), qui ont récemment formulé de sérieuses réserves à l'égard de la future Cité du commerce électronique. L'échelle du projet, qui, ne l'oublions surtout pas, avoisine un des derniers quartiers résidentiels du secteur composé des rues Argyle et Overdale, a soulevé des préoccupations d'ordre urbanistique liées à la qualité de vie du secteur. On peut certes comprendre que plusieurs n'envisagent pas d'un bon œil un accroissement de la circulation automobile et une diminution de l'ensoleillement dans cette zone résidentielle...

En ce qui concerne les immeubles patrimoniaux déjà en place, leur avenir n'est guère plus prometteur. Bien que l'édifice du restaurant Moe's soit ex-

clu du projet — et donc sauvé de la démolition —, on ne s'approprierait qu'à conserver une partie des deux anciens bâtiments de la rue Lucien-L'Allier. En fait, il s'agirait essentiellement d'intégrer les façades de l'édifice de Bell et de l'ancienne compagnie laitière aux constructions en hauteur, un exercice qui s'avérerait sans doute quelque peu comparable à l'intégration de la façade du Royal George à la bibliothèque de l'université Concordia, rue Bishop. Qu'à cela ne tienne, les promoteurs du projet, se voulant des plus rassurants, promettent de documenter tout patrimoine avant de le raser, notamment les trois cottages de 1850, jugés sans intérêt...

Le patrimoine: un frein au développement?

La conservation du patrimoine et le développement immobilier demeurent-ils donc à ce point irréconciliables? Les anciens bâtiments industriels et résidentiels de ce site parviendront-ils à faire le poids contre les millions promis par Québec? Il y a sûrement là matière à réflexion, surtout dans cette zone du centre-ville qui a déjà beaucoup souffert de l'ambition des promoteurs. En effet, l'échec cuisant de l'îlot Overdale, ce projet de construction de tours qui entraîna, pendant les années 1980, la démolition de nombreuses résidences, demeure à ce jour très présent à l'esprit de plusieurs Montréalais, d'autant qu'on y retrouve maintenant de vastes aires de stationnement.

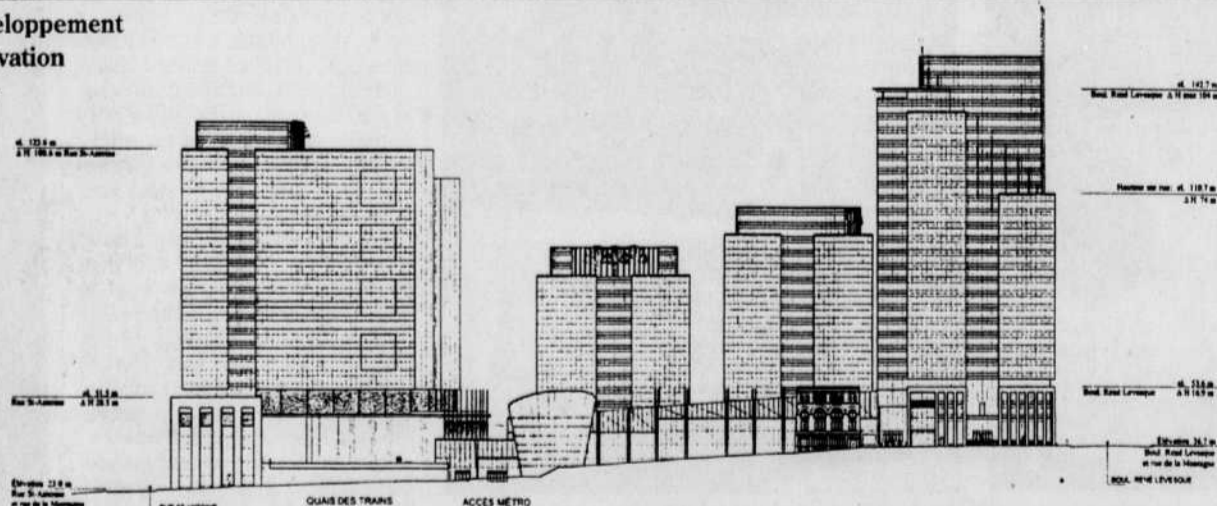
Autre temps, autres mœurs, diront certains. À juste titre: «Qu'est-ce qui nous dit qu'il ne vaille pas la peine de réinvestir dans ces anciennes structures?»

Il y a quinze ans, Montréal mettait un terme à la démolition de ses maisons victoriennes et reconnaissait finalement ce riche passé, notamment avec le projet de la Maison Alcan, rue Sherbrooke. Aujourd'hui, on vante la beauté de cette architecture aux visiteurs étrangers», commente Dinu Bumbaru d'Héritage Montréal. «De nos jours, on accorde de plus en plus d'attention aux bâtiments industriels. L'intérêt récemment manifesté pour [l'ancienne sucrerie] Redpath du canal de Lachine en est un bon exemple. Alors pourquoi ne pense-t-on pas à conserver et adapter ces structures anciennes dans le projet de la Cité électronique, comme cela s'est fait dans le Faubourg des Récollets? Plutôt, on nous demande d'accepter un projet dont l'échelle menace non seulement une portion importante et significative de notre patrimoine du centre-ville, mais aussi la qualité de vie qui y règne. Le patrimoine n'est pas incompatible avec le développement du centre-ville; au contraire, il est un atout, car pour plusieurs il est synonyme de qualité de vie», poursuit-il.

En cette fin d'année, moment de bons vœux et de célébrations, il y a lieu de se réjouir que l'économie de Montréal reprenne finalement du poil de la bête grâce aux nouvelles technologies de l'information et des communications. Mais avant de faire disparaître les bâtiments anciens qui, depuis tout ce temps, ont transmis infailiblement la mémoire du centre-ville, ne serait-il pas plus sage de s'assurer que le virtuel et l'éphémère suffisent à la tâche?

Bonne et heureuse année pleine de sagesse aux lecteurs de la page *Formes*! À l'an prochain!

Programme de développement Diagramme de l'élévation rue de la Montagne



IDM

Institut de Design Montréal

390, rue Saint-Paul Est
Marché Bonsecours (niveau 3)
Montréal (Québec)
Canada H2Y 1H2
Téléphone : (514) 866-2436
Télécopieur : (514) 866-0881
Courriel : idm@idm.qc.ca
Site Web : http://www.idm.qc.ca

Participez à des expositions d'envergure grâce aux contributions de l'IDM!

Dans le cadre du programme *Soutien à la mise en marché*, l'Institut de Design Montréal vous offre à vous, designers, une contribution de **50 % des coûts** pouvant atteindre un maximum de **4 000 \$** pour participer à expositions, des salons d'affaires et des foires commerciales sur les scènes nationale et internationale.

Une aide supplémentaire est également offerte pour la conception d'outils de communication en vue d'une présence à ces événements. Cette contribution supplémentaire peut atteindre le tiers des coûts jusqu'à concurrence de 1 000 \$.

CLIENTÈLE ADMISSIBLE*

Les designers indépendants, les firmes de design et les PME offrant un service de design sont admissibles au programme s'ils remplissent une ou plusieurs des conditions suivantes :

- être membre en règle d'un organisme professionnel de design;
- posséder un diplôme en design;
- répondre aux critères d'admission d'un organisme professionnel de design.

CRITÈRES DE SÉLECTION*

La sélection des designers se fait selon plusieurs critères:

- les réalisations antérieures du designer;
- la pertinence de l'événement;
- les retombées escomptées;
- le réalisme des coûts.

COÛTS ADMISSIBLES*

Les frais d'inscription, de transport et de séjour, de location de l'espace et d'aménagement du stand sont tous admissibles dans le calcul de la contribution de l'Institut.

INSCRIPTION AU PROGRAMME

Les designers désirant s'inscrire doivent soumettre une demande à l'IDM. Pour obtenir des renseignements supplémentaires et vous procurer le formulaire de demande, veuillez téléphoner au (514) 866-2436, poste 33.

* Le détail de la clientèle admissible, des critères de sélection et des coûts admissibles sont disponibles à l'Institut.